
L'ÂME
urbaine
revue d'urbanisme & d'expression urbaine / n° 3 / 2011
Youpi yeah !
La ville sur le divan
>>DOSSIER SPÉCIAL :
L'imaginaire urbain
Pratiques de la ville
L'IAUL a 10 ans
J'irai dans le Nord
avec toi
Grève
de courriel
IAUL
Villeneuve d'Ascq
Université Lille1
Sciences et Technologies
Collectif National des Jeunes Urbanistes
envar



SPONSORS



LA FORMATION DE L'IAUL

Une formation pluridisciplinaire : La formation dispensée par L'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Lille s'inscrit depuis 1975 dans une tradition professionnelle. L'objectif de l'institut est de former des spécialistes dans les domaines de l'urbanisme, de l'aménagement et du développement territorial. Pour répondre à l'étendue des exigences professionnelles, l'IAUL propose à ses étudiants un ensemble de spécialités : Construction et Aménagement Durable, Villes et Projets, Eurostudies, Ecodéveloppement, Aménagement Touristique et Valorisation de sites. L'institut d'urbanisme est membre de l'APERAU (Association pour la Promotion de l'Enseignement et de la Recherche en Aménagement et Urbanisme) au niveau national, et de l'AESOP (association of European schools of planning) au niveau européen.



L'ASSOCIATION ENVAR

Cette association est une organisation à but non lucratif régie par la loi du 1er juillet 1901. Elle est la structure de développement des projets étudiants en lien avec l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Lille (IAUL). Elle donne l'opportunité aux étudiants de s'investir dans de nouveaux projets et de tisser des liens avec la société civile par la mise en place de différents partenariats et l'organisation d'événements.

Collectif
National
des Jeunes
Urbanistes

CNJU

Le CNJU est née d'un constat : la fermeture du concours d'ingénieur territorial aux diplômés des formations universitaires d'urbanisme. Fédérant 17 associations d'étudiants et anciens d'instituts d'urbanisme, il représente aujourd'hui 1300 adhérents, devenant ainsi la première association d'urbanistes française. Il milite activement pour la reconnaissance des diplômés et à leur insertion professionnelle.



LILLE 1

L'Université Lille 1. Créée en 1971. Offre un grand choix de formations pluridisciplinaires que ce soit en sciences et technologies, sciences de l'ingénieur, sciences humaines et sociales, sciences économiques et de gestion. Elle accueille chaque année 18 000 étudiants et développe depuis 1992 une véritable politique culturelle entre éducation, art, science et culture.



VILLENEUVE d'ASCQ

Commune de plus de 60 000 habitants, celle qu'on appelle couramment la «technopole verte» de la métropole est une ville aux multiples facettes, tout à la fois ville universitaire, résidentielle, récréative, engagée dans le développement durable, et comportant un pôle dédié aux hautes technologies.

LÂME URBAINE N°3

Une histoire de pages continue !

Ce n'est pas sans un certain émoi que l'on accompagne un nouveau numéro vers sa publication, tant le travail qui a précédé fut fondateur, de la « feuille de chou » à une revue étudiante félicitée. Nous remercierons donc d'abord nos soutiens qui permettent au projet de continuer et d'atteindre de plus près ses objectifs. Notre gratitude revient autant à nos contributeurs qui ont su donner de leur temps et de leur plume, qu'à Juliette qui renouvelle cette mise en page efficace.
Ce numéro vous propose d'approcher la ville par les images, elles sont nombreuses et nous ne saurions prétendre à l'exhaustivité, à vous de prolonger cette invitation au voyage !

L'équipe de Lâme Urbaine

Équipe :

Romain Javourez (M2 PIF - IAUL)
Olivier Larique (M1 ECODEV - IAUL)
Stéphanie Magnier (M2 PIF - IAUL)
Pierre Mallet (M1 PU - IAUL)
Aurélia Naso (M2 ATVS - IAUL)
William Ten Have Dallinga (M1 RESAD - IAUL)

Direction de la publication :

William Ten Have Dallinga
(président de l'association ENVAR)

Design graphique :

Juliette Marquis

Imprimeur :

Imprimerie Jean-Paul Breton
Dépôt légal en cours - 4e trimestre 2011
ISSN 2111-9058

Pigistes :

Audrey Bourdin (VP communication CNJU)
Estelle Deroch (diplômée M2 ECODEV – IAUL)
Laurentine Gazeaud (M2 Eurostudies - IAUL)
Philippe Hurtaux (M2 PU - IAUL)
Maud Laurencin (M2 Siences Po – Lille 2)
Maxime Cacheux (M2 Enseignement Histoire-Géographie-Lille1)
Anthony Styevko (M2 ATVS-IAUL)

En couverture et p2-3 : Londres



EDITO

Lâme Urbaine, titre joliment évocateur pour cette revue d'urbanisme et d'expression urbaine, qui pour son troisième numéro aborde avec beaucoup de sensibilité la notion d'imaginaire urbain. L'initiative de cette revue, que je salue, revient aux étudiants de l'association «ENVAR» qui concourt à porter des projets étudiants, à tisser du lien entre étudiants et société civile.
Ce numéro de LÂME URBAINE est aussi l'occasion de mettre à l'honneur par un exercice de rétrospective, nos formations et plus particulièrement le Master «Aménagement, Urbanisme et Développement des Territoires» porté par «l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de Lille», qui fête cette année ces dix années d'existence. C'est ainsi l'occasion d'interviewer Charles Gachelin qui par sa créativité, sa force de persuasion et sa ténacité a su il y a plus de trente années créer la formation ENVAR qui au fil des réformes universitaires a su s'adapter et se développer jusqu'à la création du Master. C'est aussi l'occasion pour Didier Paris premier directeur de «l'IAUL» d'inscrire entre autre la formation dans un réseau national et international incontournable, mais également de montrer un réel mécontentement face au peu de reconnaissance du métier d'urbaniste par la fonction publique territoriale qui confond «urbanisme et génie urbain». Mais de quel génie parle-t-on? Comme le conseille si plaisamment Charles Gachelin «Ne pas se laisser imposer des modèles de pensée, rester libre et libérer sa créativité en s'ouvrant au monde» serait-ce un petit manifeste?

Encore bravo aux étudiants de l'association et plus particulièrement ceux qui se mobilisent dans le comité de rédaction pour cette revue de qualité.

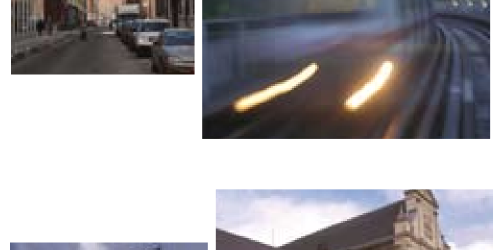
Annette Groux
Professeur à l'Université de Lille1

REVUE D'URBANISME & D'EXPRESSION URBAINE



SOMMAIRE









Rédaction et photos : Aurélia NASO

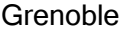
The SHEEPEST

"The SHEEPEST" c'est le mouton dénonciateur, observateur, une affiche, un clin d'œil…un putain de beauf ! Levez les yeux, suivez-le… ». Voici le slogan du graphiste anonyme qui recouvre les moindres recoins de Grenoble avec « The Sheepest ». Mais qui est ce mouton qui nous suit partout? Que fait-il en pleine ville ? Pourquoi nous fait-il des clins d'œil ?

Un mouton intriguant s'est immiscé dans les rues de Grenoble. Aucun quartier n'a été oublié. Il suffit d'ouvrir bien grand les yeux et de chercher.

Environ 150 moutons ont été collés par un seul homme à travers la ville en trois ans. Ce mouton portant le nom de « The Sheepest » est en fait à l'origine d'un jeu de mot avec « sheep » (mouton) pour « cheap » (pas cher) dont l'objectif est d'interpeller les gens dans la rue pour les amener à réfléchir sur la société de consommation actuelle. Grâce à son regard observateur, il nous suit et nous observe, du haut des grands magasins, à différents coins de rue, entre les gouttières… L'auteur, qui se décrit lui-même comme un « activiste urbain » a fait couler beaucoup d'encre. En effet, celui-ci a su rester anonyme, malgré une exposition à La Bobine en collaboration avec l'artiste Helene Katz. Ce mouton, pourtant qualifié de tag, est aujourd'hui autorisé à rester sur les mûrs par la municipalité. Nous lui souhaitons donc une longue vie à Grenoble•







Grenoble



POISSON AU QUAI DU WAULT

Rédaction : Pierre MALLET
Photos : William TEN HAVE DALLINGA

Dernière minute : de mystérieux poissons de deux mètres sur un poussent comme des champignons dans les quatre coins de Lille depuis le printemps. Vous en avez forcément vu au moins un. L'artiste (ou le collectif d'artistes, pour l'instant le secret est tenu et bien gardé) semble habile et déniche de merveilleux spots tel celui juste au dessus du bassin du quai du Wault. Qui sait, peut-être que dans les prochains mois ces poissons sans noms deviendront aussi connus que les clowns de Mimi the Clown ou que les moutons de Grenoble et auront la chance d'être (re)produits « hors les murs » lillois?•



STREET CULTURE

Rédaction et photo : Philippe HURTAUX

YOUPI YEAH ! La ville sur le divan

Du 1er Avril au 15 Mai 2011, Laurent Petit et son Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine (A.N.P.U.) organisait l'exposition Youpi Yeah à la Maison Folie de Wazemmes. Un pas de plus vers leur folle ambition: la psychanalyse du monde par ses villes.

Les résultats d'une étude quinquennale devraient être présentés le *24 décembre 2013* à 23 heures devant le siège de l'O.N.U. à New-York... L'exposition lilloise coïncidait alors avec le lancement de l'U.P.I.A. (Urban Psychoanalysis International Agency), d'où la prononciation américaine approximative Youpi Yeah !

En attendant, des analyses ont déjà abouti, Montpellier et son quartier Antigone, Saint-Brieu, Villeurbanne, Tours, Rouen, Parthenay, Cergy-Pontoise et bien d'autres... Des villes de la région sont également passées sur le divan, et si l'analyse freudienne ne peut éluder les symboles phalliques que sont nos beffrois, des solutions curatives sont proposées. Depuis les Z.O.B. (Zones d'Occupations Bucoliques) permettant de recréer du lien social à l'aménagement de micro-potagers dans les voitures abandonnées afin d'en faire des jardins de chômeurs, sorte de jardins ouvriers 2.0, les solutions sont vastes et nombreuses. Mieux encore, certaines sont physiquement en place comme entre Tours et Saint-Pierre-des-Corps sous l'Autoroute A10. Avec la participation du PolAU (Pôle des arts urbain), un point zéro y a été installé et des festivités organisées afin de gommer les rivalités "mère-fille" entre les deux villes et d'atténuer l'effet de coupure provoqué par la cicatrice-autoroute. Le point zéro, véritable Point Névro-Stratégique Urbain (PNSU) est supposé être le point de départ "d'une vaste spirale de réconciliation urbaine".

Assurément décalé, également drôle, mais loin d'être dénué de sens. Les "névroses" mises en évidence sont parfois révélatrices car éclairées d'un nouveau point de vue. Cela pourrait apporter à l'urbanisme, le sortir de son sérieux habituel : le décalage est une forme de recul. L'humour apporte donc une dimension critique que ne peuvent se permettre ni les techniciens de la ville ni les décideurs. En effet, comme le confiait Laurent Petit au magazine Mouvement "On touche à de l'émotionnel, un domaine que les politiques ont du mal à atteindre. Revendiquer un projet urbanistique est extrêmement dur pour un élu : pour un bouffon, un psychanalyste urbain, c'est beaucoup plus facile. On peut grossir le trait, arrondir les angles, présenter les choses de manière comique, et ça passe mieux"•



DOSSIER SPECIAL

L'IMAGINAIRE URBAIN

LE MOT DE L'EQUIPE

L'imaginaire, la faculté que possède l'esprit à se représenter de façon concrète et sensible, une situation, un objet, une personne dont il n'a pas l'expérience directe. Cette définition semble contradictoire avec la ville, l'espace urbain étant soumis à l'appréciation directe de ceux qui le fréquentent chaque jour. Mais l'imaginaire est avant tout un fait collectif qui peut littéralement façonner la conception sociale d'un lieu, d'une personne...

Non l'imaginaire urbain n'est pas une notion à rechercher ailleurs mais dans une direction similaire différant de quelques degrés. L'imaginaire urbain est avant tout affaire de prospective, d'espérance... Au sens strict du terme, il pourrait se définir comme la transposition d'attentes citoyennes, d'ambitions politiques sur un territoire donné. Cette forme d'imaginaire se constitue sur un subtil jeu d'aller-retour entre la réalité physique de la ville, les attentes que l'on y transpose, et la réalité que leur donne les acteurs de la ville, alimentant ainsi toute la mythologie créée autour du lieu. Comment l'imaginaire urbain contribue-t-il à structurer la ville ? En retour, comment la ville contribue-t-elle à alimenter son propre imaginaire ?

Le dossier proposé ici, loin de se vouloir exhaustif, donne à voir différentes formes de l'imaginaire « urbain ». Y contribuent les aménagements et infrastructures urbaines de tous types, de la réintroduction de la nature en ville à Lille, aux canaux de Bruges. À plus grande échelle, l'imaginaire peut se transposer dans l'organisation même de la cité, comme en témoigne l'exemple de Brasilia. La ville est également vectrice de créations artistiques – qui l'entretiennent en retour –, que ce soit par la vision d'un Paris romantique dans Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain ou encore la vision anticipatrice du devenir de la région capitale par Jules Verne. Enfin le discours sur la ville, est accaparé depuis un peu plus d'une dizaine d'années par les politiques dans des stratégies de marketing territorial qui ont pour but de promouvoir les villes à des niveaux supra locaux. Contrairement aux apparences, l'imaginaire urbain n'est pas un simple fait de rêveries citadines...

L'IMAGINAIRE URBAIN

Rédaction et photos : Estelle DEROCH et Aurélia NASO

NATURE ET IMAGINAIRE
DANS LA VILLE

Imaginer, c'est rêver, c'est faire défiler ses pensées, son monde. Certains matérialisent leur monde à travers l'art, le travail… et on peut apprécier quelques unes de ces productions en milieu urbain.

Cette intégration de l'imaginaire en milieu urbain peut être considérée comme une manière, artistique ou non, grandiose ou modeste, de s'approprier la ville, de la faire, en partie, à son image.

Le thème de l'imaginaire en ville est intéressant à plusieurs points de vue : social, artistique, architectural… Ici, c'est l'aspect environnemental qui a attiré notre attention. En effet, on trouve de plus en plus de représentations de la nature en milieu urbain : représentations artistiques, décoratives, issues de l'aménagement de l'espace (phénomène notamment dû à un effet de mode, lié à la médiatisation des problèmes et progrès en matière d'environnement).

Le « Flower-power » naturel de Lille

La ville de Lille a vu le nombre de représentations d'une nature imaginaire s'accroitre ses dernières années. En voici quelques exemples marquants :

Commençons par la représentation artistique de la nature avec Les Tulipes de Shangri-La, réalisées par Yayoi Kusama à l'occasion de Lille 2004, sur la Place François Mitterrand. Cette œuvre offre une représentation démesurée, colorée et improbable de fleurs. Elle attire aujourd'hui de nombreux curieux.





(1)

La nature est également représentée dans l'aménagement de l'espace lillois. On peut trouver sur Lille, aux abords d'un square du quartier Romarin, des barrières, au design inspiré de la nature, de façon plus ou moins prononcée, avec des barreaux irréguliers (1). Le Jardin des Géants, inauguré en 2009, comporte également ce type de barrières au design très naturel, avec cette fois un effet-branches(2).



(2)



(3)

(4)

Vous pouvez également apercevoir à Lille des bâtiments s'inspirant de la nature, par leurs couleurs, leurs différents revêtements… et aussi par le nom (« Arboretum »). Par exemple : (3) un bâtiment moderne dans le Bois Habité ; ou encore (4) un décor plus ancien près de Porte de Valenciennes.

Enfin, plus récemment nous avons vu fleurir des représentations de la nature dans les décors temporaires, lors de travaux, sur des bâtiments à louer… En effet, Lille est une ville en pleine effervescence, où sont effectués de nombreux travaux de rénovation et de modernisation… En attendant que ceux-ci prennent fin, des panneaux sont disposés pour cacher les chantiers. Sur Lille, ces panneaux entièrement inspirés de la nature ont été choisis.
On trouve également d'autres types de représentation de la nature : l'utilisation des écrans et de la diffusion d'images rappelant la nature, de stickers, de vitres gravées… parfois la nature est aussi réinventée à travers la conception de jardins très entretenus, entièrement aménagés et anthropisés.

Cette nature réinventée, imaginée, fictive a plusieurs impacts positifs :
Elle contribue à embellir notre cadre de vie mais également à nous baigner dans une image de nature, nous rappelant à quel point celle-ci est importante et doit être préservée.
Cependant il ne faut pas oublier que cela ne reste que de l'imaginaire : il ne faut pas limiter la nature à cette image que l'on en a et que l'on diffuse. Cela comporte, en effet, plusieurs limites : le risque est de cantonner la nature à un simple plaisir des yeux et de l'esprit, de diffuser une image limitée et déformée de la réalité, en particulier aux enfants, et par là même, aux générations futures. Car la nature est un ensemble d'interactions (air, eau, biodiversité…) qui a de nombreux bienfaits, en particulier en milieu urbain, notamment en termes sanitaires (entre beaucoup d'autres) : assainissement et humidification de l'air, réduction des allergies, épuration de l'eau… elle agit aussi sur le moral (les plantes produisent des ions négatifs à l'effet euphorisant).

Une nature imaginaire en ville ne doit pas faire oublier que la nature joue réellement un rôle et qu'elle nous est indispensable. Elle peut la compléter, en aucun cas la remplacer•



Sur Lille des panneaux entièrement inspirés de la nature ont été choisis.



Rédaction et photos : William TEN HAVE DALLINGA

RÊVER LA VILLE EN EAUX
VILLES D'EAUX DORMANTES, ENTRE PATRIMOINE ET IMAGINAIRE

L'espace public se scénographie, dans le sens où il est mis en scène par une esthétique. Donner des repères à la ville, l'embellir, c'est aussi assumer d'en dicter les formes. Revenons sur un besoin d'eau en ville et l'imaginaire qui le nourrit… éclairage possible sur le sens de tels aménagements.



Lorsque l'on rêve la ville dans son écrin de canaux, présence charmante, patrimoine propre à nourrir l'imagination, ne doit-on pas s'interroger sur l'essence de cette envie de contemplation ? Dans son essai sur L'eau et les rêves (Flammarion, 1942), le philosophe Gaston Bachelard médite sur l'eau et identifie les attributions produites par l'imaginaire dans les rêveries, la mythologie populaire, la poésie, la littérature. L'un des chapitres de l'ouvrage est consacré au complexe d'Ophélie, cette notion visant à caractériser une posture psychologique face à un phénomène réel. Il s'agit ici de la perception de l'eau comme un élément de la mort désirée. Bachelard illustre son propos à travers la représentation du personnage shakespearien d'Ophélie (Hamlet), jeune fille suicidée par noyade, ayant trouvé le repos dans les eaux. L'image renvoyée par la jeune fille, toujours représentée sommeillant dans la rivière, personnifierait ce besoin d'eau, de mort belle et apaisante.

«Entendons bien que s'il s'agit d'une image littéraire, elle appartient pour l'auteur à « une nature imaginaire primitive », un spectacle que l'on retrouve dans la contemplation des eaux dormantes.»

Puisque c'est de la ville dont nous traitons par ce biais, nous retiendrons un exemple donné par Bachelard, celui de Bruges dépeinte dans Bruges-la-morte (1892), chef d'œuvre symboliste du romancier Georges Rodenbach. Le philosophe interprète le roman comme l'ophélisation d'une ville entière, la morte n'y est pas représentée, mais la ville gisant en ses eaux en a tous les attributs. Le roman ayant par ailleurs grandement contribué à la gloire de la Venise des Flandres, on pourrait alors questionner la fascination mélancolique qui est encouragée dans la ville. Mise en scène pour le plaisir de l'excursion du touriste, classée au patrimoine mondial de l'Unesco, garnie de musées et d'anciens lieux de pèlerinage, animée au gré des festivals, la ville n'est-elle plus que le beau reflet de son passé ?

Replonger la ville dans les eaux est bien un choix de perception, pouvant autant engendrer une mise en abyme, qu'offrir une caricature d'espace public. « L'imagination du malheur et de la mort trouve dans la matière de l'eau une image matérielle particulièrement puissante et naturelle», nous dit le philosophe. On parle de rouvrir des canaux à Lille, ne chercherait-on pas plutôt une solution facile à l'ennui du citadin?•

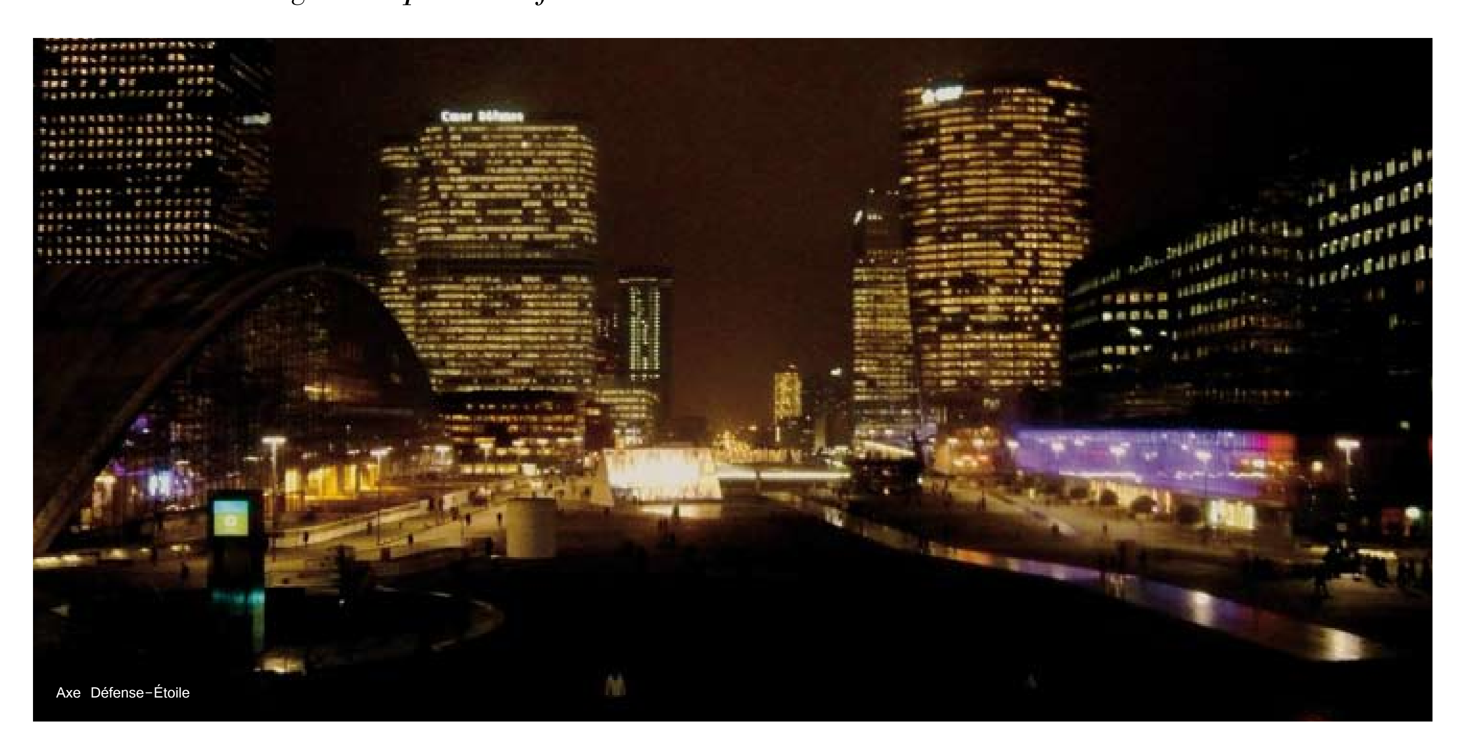


John Everett Millais, 1852, La Mort d'Ophélie, huile sur toile, 76 x 112 cm, Tate Gallery, Londres

Rédaction : Stéphanie MAGNIER
Photo : William TEN HAVE DALLINGA

IMAGINAIRE ET MARKETING URBAIN

L'imaginaire urbain renvoie finalement à toutes les représentations et à toutes les images que nous pouvons avoir d'une ville, avec ses traits de personnalité et d'identité qui lui sont propres. Si vivre la ville au quotidien nous éloigne de son imaginaire, nos rêves ou nos idéaux ne s'en vont pourtant jamais bien loin. Tout comme la ville nourrit notre imaginaire, l'imaginaire nourrit la ville et sert son évolution. Cet éternel va-et-vient entre l'imaginaire urbain et la réalité urbaine permet à nos esprits et à nos villes de sans cesse se recréer. Voyons comment le marketing urbain parvient à faire le lien.



Axe Défense-Étoile

Dans un monde globalisé où les hommes ont la possibilité de choisir leur lieu de vie et leur lieu d'implantation d'activité, les territoires et plus particulièrement les villes sont ainsi mis en concurrence. Pour être ou rester compétitives, elles doivent donc se rendre attractives. Mais qu'est-ce qui rend une ville attractive ? Si plusieurs critères sont à prendre en compte, c'est en tout cas par l'image que de nombreuses collectivités pensent pouvoir rendre leur territoire plus attrayant. A défaut de vendre un produit, on promeut la ville à grand renfort d'outils marketing empruntés au monde marchand tel que le « city branding » qui consiste à valoriser l'image des villes à travers la création d'une marque. Grâce à une identité visuelle et/ou un slogan, on cherche par exemple à donner l'image d'une ville où il fait bon vivre, l'image d'une ville verte et solidaire ou encore l'image d'une ville high-tech et créative. Bien entendu, ce n'est pas aussi simple. Il y a l'image que l'on nous vend d'une ville et l'image que l'on en a - l'une se trouvant parfois à des milliers de kilomètres de l'autre-. Or il est important que l'image donnée de la ville corresponde un minimum à l'image communément perçue de celle-ci. Le risque est de croire qu'il suffit de trouver LA bonne identité visuelle qui transformera l'image de la ville et la rendra attractive. En réalité, il s'agit avant tout de trouver le positionnement adéquat pour la ville en question, ce qui suppose de bien la connaître : savoir qui elle est, ce qu'elle a de mieux à promouvoir et ce qu'on ambitionne pour elle. C'est de cette analyse que découleront le message et la marque (et non l'inverse !) afin de véhiculer une image réaliste de la ville qui pourra alors être partagée par les acteurs locaux et ce usagers tout en étant crédible aux yeux des visiteurs. Pour preuve, alors que New-York est une ville réputée dangereuse et infréquentable, elle devient la cité incontournable dès 1977 grâce au lancement du logo « I love NY ». Plus qu'un slogan, cette marque promeut la ville dans de nombreuses campagnes publicitaires et redonne fierté aux habitants tout en attirant des milliers de visiteurs. Pari réussi pour la Grosse Pomme. Pari réussi car ce positionnement se base sur une valeur sûre : l'attachement profond des New-Yorkais à leur ville qui ne peuvent alors qu'adhérer à la nouvelle image véhiculée et ainsi assurer le succès de la première stratégie de marque urbaine.

Les cités qui ont tenté et tenteront encore de bâtir leur image de marque ne connaissent pas toutes le même succès. Beaucoup de marques voient le jour, mais peu parviennent à s'imposer. Il faut dire que l'image que l'on se fait d'une ville ne se fonde pas que sur du concret, il y a toute une part d'imaginaire qui entre en jeu et qui est difficilement définissable, voire inexplicable. Or en imposant une marque, on impose une image de la ville et donc un système de valeurs qui ne correspondent pas forcément à l'image qu'on en a et qui viennent brutalement casser notre imaginaire. En ce sens Paris a jusqu'alors échappé à la construction d'une image de marque, mais la capitale en a t elle vraiment besoin ? Ne se suffit-elle pas à elle-même? Le marketing urbain n'apporte pas de solution miracle, prenons au moins garde à ce qu'il ne vienne pas ruiner notre imaginaire, mais au contraire l'enrichir•

L'IMAGINAIRE URBAIN

Rédaction et photos : Pierre MALLET

ECLAIRAGE EN VILLE

Dans la mutation durable que connaissent les villes d'aujourd'hui (mise en concurrence des métropoles, densification, lutte contre l'étalement urbain, importance actuelle de la notion de « ville verte », etc.), l'image qu'elles renvoient est devenue un enjeu important. Les acteurs locaux s'efforcent donc de valoriser les qualités urbaines de leur ville. Dans ce contexte, l'identité nocturne est le fait d'une attention nouvelle.
Focus sur une nouvelle façon de penser l'éclairage urbain de nos villes, entre économie d'énergie, innovations et « ré-enchantement de la vi(ll)e ».


Berges du Rhône

Fini le temps où l'éclairage de nos rues était uniquement dispensé par des lampadaires aux lumières artificielles et agressives. Les collectivités en charge de l'éclairage public, préoccupées aujourd'hui par leurs dépenses, l'ont bien compris en se convertissant à grande vitesse à l'éclairage doté d'un système de LED (Diode électroluminescente). Outre la réduction de la facture énergétique – et par la même occasion la pollution lumineuse – ce choix permet également de profiter des nombreuses possibilités offertes par les LED en terme de variations dynamiques ou de changement de couleurs. Certaines villes vont bien plus loin et expérimentent de nombreuses innovations dans ce secteur. Ainsi les villes de Toulouse ou Oslo, entre autres, se sont dotées d'un système d'éclairage public dit « intelligent ». En effet, grâce à des appareils de mesure qui captent les zones de fréquentations la nuit, il est possible d'augmenter l'éclairage selon l'affluence ou au contraire de le diminuer. Toulouse espère même pouvoir utiliser l'énergie produite par les pas des piétons pour éclairer une partie de la ville. Ces innovations en tous genres, qui feront probablement l'éclairage de demain, montrent à l'évidence que la nuit n'est plus considérée uniquement sous son aspect négatif. Hier il fallait avant tout chercher à gommer l'obscurité de manière artificielle. Aujourd'hui timidement et plus sûrement demain, les conceptions lumineuses favoriseront la vie nocturne, mettront en valeur les éléments du patrimoine architectural, créeront des ambiances urbaines qui donneront une vie insoupçonnée à une place, à une artère piétonne ou à un parc.

Plus portée sur la création lumineuse que sur l'innovation technique, la ville de Lyon est pionnière en Europe dans ce renouveau nocturne de la ville. Cette dernière a mis en place de façon précoce un premier plan lumière en 1989 ayant pour but la mise en valeur des nombreux monuments et faire que la lumière ne soit plus uniquement sécuritaire, mais d'avantage tournée vers « l'esthétisme, l'ambiance ou encore le bien être visuel ». Consciente de son avance en la matière et du formidable potentiel de notoriété que cette thématique représente, la ville a créé l'association LUCI (Lighting Urban Community International) réunissant des villes telles que Montréal, Jérusalem, Seoul ou encore Helsinki pour promouvoir l'éclairage urbain. Chaque année en décembre, les Fêtes des lumières lyonnaises réunissent plusieurs millions de visiteurs, démontrant tout l'intérêt du public pour le phénomène. Pendant 4 jours, la ville se réinvente au gré des installations artistiques et des performances lumineuses : la lumière nous aide à contempler la ville d'une façon différente, à lire ses réalités complexes, ses mouvements ou ses pulsations•


Hotel Dieu

Gérard Burna, élu municipal à la ville de Lyon, chargé de l'urbanisme, a mis au point le deuxième plan lumière poussant encore plus loin la relation entre le patrimoine bâti et la lumière, qui devient un réel support de l'identité du lieu. Il s'appuie sur les fleuves, collines, silhouettes, grands axes de circulation et a pour ambition d'éclairer selon les sites et les usages, la dépollution lumineuse de quelques secteurs sensibles ou encore l'accompagnement des projets de déplacements doux.
Lille a pour sa part dans ce domaine un retard conséquent pour une métropole de son rang. Malgré des aménagements notables comme le quai du Wault, la mise en lumière de la bibliothèque Jean Lévy ou des arrêts de bus des Liane, les politiques municipales et communautaires semblent peu ambitieuses. En témoignent les aménagements récents dans le centre ville commercial, qui n'ont fait l'objet d'aucune recherche artistique réelle, ont été conçus sans originalité et n'ont fait l'objet d'aucune communication particulière. Pourtant le patrimoine architectural ne manque pas dans la métropole et la lumière se marie diablement bien à la brique! Espérons que la création de la mission Lille Design par LMCU vienne changer les pratiques pour que l'on puisse enfin apprécier la capitale des Flandres «by night» à sa juste valeur.

Les changements de mentalité des acteurs de la ville sur le thème de l'éclairage urbain sont une manière de rendre hommage à la nuit, de reconnaître qu'elle fait partie du rythme d'une ville et que l'on doit y attacher la même importance que celle accordée à la période diurne dans la façon d'aménager le territoire. La conception lumineuse touche, entre autres, aux domaines de l'écologie, de l'innovation, de la création ou de la temporalité et cette pluralité en fait une discipline à part entière au regard de l'évolution de notre cité, ainsi qu'un vecteur de notoriété et de développement. Néanmoins, l'intérêt porté par les villes est encore inégal et même si bon nombre de projets urbains récents ont le mérite de porter une attention à la conception lumineuse, très peu encore tiennent compte dans leur conception des différents usages que l'on peut faire ou des appropriations possibles d'une place ou d'un parc la nuit. Si comme l'a titré un de ses livres Richard Bohringer « *C'est beau une ville la nuit* », à nous futurs urbanistes de faire évoluer les pratiques pour lui donner raison•


Une Castlemilk

INSOLITE : la ville de Glasgow a été le théâtre d'un projet particulièrement insolite dans un quartier défavorisé de la ville. En effet, trois tours d'habitations ont été transformées en véritable « stations météo », les couleurs se dégageant des cages d'escaliers de ces trois bâtiments austères donnant des indications sur le vent, le temps ou encore la température attendue pour le lendemain. Un moyen original de changer la perception du quartier pour ses habitants et pour le reste de la ville. Quand innovation technique rime avec innovation sociale•

L'IMAGINAIRE URBAIN

Rédaction et photo : Laurentine GAZEAUD

BRASILIA PLANETE URBAINE

Classée en 1987 au patrimoine culturel mondial de l'Unesco, comme meilleur exemple du mouvement architectural et urbanistique du 20ème siècle, Brasilia, est pour le passionné d'urbanisme, l'occasion de mettre en pratique des notions jusqu'alors étudiées dans les livres. En effet, se promener dans la capitale brésilienne peut être vécu comme l'aboutissement d'un parcours universitaire marqué par les notions de fonctionnalisme et zoning, dans la mesure où pour la première fois, le principe de séparation des espaces et des activités prend tout son sens. Symbole de l'accession du Brésil à une nouvelle modernité, la ville a été créée de toute pièce en seulement 3 ans.



Vue du ciel la capitale brésilienne ressemble à un avion, alors que paradoxalement elle est construite pour les voitures. Quand on arrive à Brasilia la première chose que l'on remarque ce sont justement les voitures et le trafic constant. Constant, mais bien organisé. D'une manière générale les véhicules circulent sur les deux axes de circulation principaux : l'eixo rodoviario qui s'étire de la pointe de l'aile nord au bout de l'aile sud, et perpendiculairement : l'*eixo* monumental, qui porte bien son nom. Composé de deux fois six voies, il mesure pas moins de 250 mètres de largeur, et 8 km de longueur, s'étendant ainsi de la tête de l'avion à sa queue.

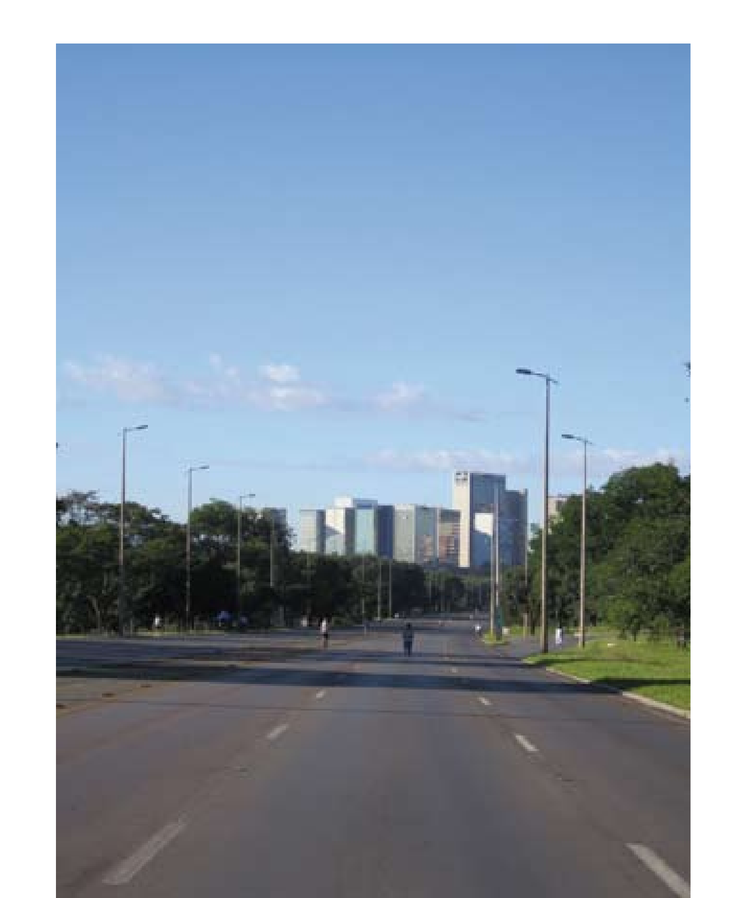
Plus grande ville planifiée du monde, Brasilia est construite selon une organisation logique et une rationalisation extrême de l'espace. Ainsi ce qui est surtout remarquable, ce ne sont pas tant les bâtiments en eux-mêmes que leur disposition et l'organisation de la ville. Dans une ville planifiée on ne se perd pas. Tout est numéroté, sectorisé et réglementé. Les *quadras* sont numérotées, les immeubles sont numérotés, les axes de circulation sont numérotés. Dispersées le long de l'eixo rodoviario dans les deux ailes de l'avion, les quadras vues du ciel sont comme des îlots composés d'environ une dizaine d'immeubles et organisés selon une logique bien spécifique. Un secteur commercial, un secteur d'habitation, un espace vert, un parking au pied de l'immeuble, une église, un bureau de poste, une école et un supermarché. L'habitant de la *quadra* dispose de tout ce dont il a besoin à proximité. Tout cela est organisé de la même façon dans chaque *quadra*. Le supermarché au bout de la rue, l'école et le bureau de poste au nord des immeubles, le parc à l'est et le secteur commercial à l'ouest. Tous les immeubles des quadras sont construits sur pilotis inspirés par Le Corbusier.

A côté du secteur des quadras, ou secteur d'habitation, on retrouve le secteur bancaire, puis celui des administrations, des loisirs et enfin des ambassades. Les différents ministères brésiliens sont regroupés le long de l'*eixo* monumental dans ce qui constitue le corps de l'avion. Enfin, on retrouve la *Praça dos Três Poderes*, à l'extrémité est, dans le cockpit de l'avion, qui regroupe les trois pouvoirs du pays : judiciaire avec le Tribunal suprême fédéral, exécutif avec le Palais présidentiel, et législatif avec le Congrès.

A Brasilia rien n'est laissé au hasard et personne n'y vient par hasard. Riches ou pauvres, la plupart du temps les gens viennent pour y travailler. Brasilia a tenu ses promesses dans le sens où c'est une ville pour fonctionnaires, cadres et diplomates. Ainsi elle est rapidement devenue la ville la plus chère d'Amérique Latine, ce qui rend les loyers moyens dans le plan pilote inaccessibles pour les plus basses classes. La population est alors tenue à distance, et les plus pauvres sont relégués en périphérie, hors de l'avion. Du fait d'une très forte ségrégation sociale, il n'y a pas de désordre à Brasilia. Le désordre est ailleurs, à plus de 30 kilomètres, au loin dans les villes satellites et ses favelas rebaptisées « anti-Brasilia ».

A Brasilia personne n'y vient par hasard et même la ville n'est pas là par hasard. Ville sans centre historique, Brasilia a pourtant une histoire. Et une grande histoire. Elle est l'expression d'un vieux rêve qui remonte aux débuts du XIXème siècle, d'une capitale centrée sur les hauts plateaux, loin de l'agitation du littoral.

Désertée les weekends et pendant les vacances scolaires, la capitale brésilienne n'est pas une ville touristique. Pas de rues piétonnes, pas de centre historique, pas de quartier touristique, Brasilia n'est définitivement pas une ville comme les autres. Une utopie urbaine, un modèle imposé. Une ville née du rationalisme, qui ne laisse pas assez de place au désordre et au rêve, et ainsi qui dérange et laisse perplexe le voyageur qui arrive. Elle dérange, mais dans le meilleur sens du terme : elle ne laisse pas indifférent. En définitive on peut ne pas aimer Brasilia, mais on ne peut pas dire qu'elle ne soit pas originale•





Ville de Beyrouth

L'IMAGINAIRE URBAIN

Rédaction et photo : Maud LAURENCIN

NI RAISONNEE, NI RAISONNABLE
ahlan wa sahlan bi Beyrouth

« Beyrouth n'est pas une idée de ville. Beyrouth n'est pas impossible. Beyrouth n'est pas une gageure. Beyrouth existe. Beyrouth se réveille tous les matins avec l'urgence de sa journée. Elle se décline trop souvent au passé dans des trémolos nostalgiques qui font pleurer ceux qui s'accrochent à un hier révolu. Elle se conjugue au futur avec une incertitude qui fait trembler ceux qui n'y croient plus »

Tania Hadjithomas Mehanna

Le fantasme occidental

Qui n'a jamais entendu l'expression « C'est Beyrouth ici ! » ? Marquée par 15ans d'une guerre civile meurtrière et destructrice, Beyrouth s'entoure dans nos esprits d'un imaginaire relié au chaos, jamais à celui d'un havre de paix. Pourtant la ville possède tous les atouts pour devenir une capitale méditerranéenne influente. Porte ouverte sur l'Orient, le Liban a toujours attisé les convoitises des pays occidentaux depuis le mandat français (1920-1943) et son indépendance. En résulte un incroyable mélange culturel et urbain entre mode de vie occidental et culture orientale.

Beyrouth, une organisation « à la libanaise »

Le découpage de la capitale libanaise est assez simple : la ligne de séparation entre la partie Est à dominance chrétienne et l'Ouest dédié aux musulmans, établie pendant la guerre civile, marque encore aujourd'hui la ville et fait figure de plaie ouverte dans le tissu urbain. De part et d'autre de la rue de Damas se tiennent des immeubles et maisons éventrés par les bombes et criblés d'impacts de balle.

Hier fidèle au plan général des villes orientales construites autour de la médina (vieille ville) et des souks, qui ont aujourd'hui disparus et été remplacés par un complexe commercial digne de Disneyland, Beyrouth a perdu sa centralité au profit d'une organisation multipolaire autour de quartiers bien définis. Hamra, Ashrafieyh, Furn el Chebbak, Mar Mikhael, Bourj Hammoud, etc. sont d'autant de petits centres dans la ville, possédant leurs propres structures et codes, et fourmillants d'une vie intense. Culturellement, la ville est une mosaïque religieuse où églises et mosquées se font face dans une société aux multiples identités. Pas ou peu de noms de rue à Beyrouth : toute direction se donne à partir de points de repère visuels, et mieux vaut connaitre un minimum la ville avant de se lancer à l'assaut des ses routes !

Du chaos naît la créativité

L'absence de plan directeur et de politique urbaine digne de ce nom fait écho au chaos politique du pays, qui peine à unifier les 18 religions reconnues par l'Etat, à sortir de la corruption et à s'imposer au sein d'une région particulièrement instable. Beyrouth se construit et se reconstruit au gré des guerres qui la touchent, grâce à l'aide internationale et au soutien d'une importante diaspora libanaise éparpillée aux quatre coins du monde, mêlant ainsi les influences occidentales et orientales sans aucune ligne directrice. Les immeubles et hôtels de luxe fleurissent sur la promenade du front de mer, tandis que les grues détruisent le patrimoine architectural hérité de l'empire ottoman et du mandat français, au profit de promoteurs peu scrupuleux. Constructions vite faites, évidemment mal faites, Beyrouth résonne sous les coups des marteaux piqueurs et s'enlaidit au fur et à mesure de sa métamorphose.

Ce chaos urbain signe la perte de l'identité historique de Beyrouth, autrefois une station balnéaire où il faisait bon vivre. Mais la capitale libanaise compense cette perte par une incroyable créativité : tout dans le comportement de ses habitants témoigne d'une volonté de vivre et de s'affirmer dans une ville qui ne dort jamais, et où chaque instant est prétexte à s'amuser et créer, que ce soit dans les quartiers débordant de vie nocturne (Gemmayzé, Monot) ou au travers les nombreuses expositions artistiques qui sont proposées.

Ville culturelle, ville actuelle : Beyrouth syncrétise mille influences et nous offre une véritable leçon d'humilité et de ténacité. On n'aime pas Beyrouth pour ce qu'elle est, on l'aime pour ce qu'elle nous apporte•

Rédaction : Romain JAVOUREZ ;
Photos : http://www.wmaker.net/grandparis/Paris-Metropole-l-exigence-d-avancer-par-Pierre-Mansat_a1093.html,
Banque image SXC



JULES VERNE
a-t-il inventé le Grand Paris ?

Le grand Pari(s) de l'agglomération parisienne a d'abord été un grand pari(s) littéraire au XIXe siècle. Car avant de naviguer à vingt mille lieues sous les mers, Jules Vernes avait esquissé le portrait – très anticipateur - de la métropole parisienne des années 1960. Lui ayant consacré un ouvrage (refusé, soit dit en passant, par la maison d'édition Hetzel en 1863), Paris au XXème siècle n'est, aujourd'hui encore, guère connu du grand public. Entre roman d'anticipation (et non de science fiction tant l'actuelle réalité et l'imaginaire passé se sont corrélé !) et de désillusions, le tableau d'une ville du XXème siècle ne se révèle pas si loin que cela des aspirations actuelles de la région capitale et des chantiers du Grand Paris avec quelques nuances toutefois…

Il est possible de dire que Jules VERNE avait fort bien – et ce, dès les premiers temps de sa carrière d'écrivain – anticipé les réalités physiques qui allaient guider l'urbanisme du XXème siècle. Certes la capitale de 1960 a été alors pensée à travers le prisme déformant du Second Empire et les institutions qui exercent en sont dérivées… Mais, dès les premières pages, l'auteur fait état de l'étalement urbain quasi infini qui façonne les paysages du bassin parisien. « On le voit, Paris avait crevé son enceinte de 1843 […] la délimitation de la capitale actuelle se trouvait marquée par la ligne des forts […] une ville de vingt sept lieues de tour : elle avait dévoré le département de la Seine tout entier. » Au vue de l'étendue actuelle de l'agglomération parisienne, réalité et imaginaire entrent ici en collision. La référence à l'ancien département de la Seine est, de plus, apte à relancer les débats sur le périmètre du Grand Paris et la fusion potentielle des départements de la première couronne avec la ville-capitale afin d'optimiser la gestion du territoire, à l'échelle métropolitaine.

L'ouvrage fait également part de deux éléments structurants de l'agglomération parisienne, à savoir le réseau de chemins ferrés destiné aux transports urbain, et la liaison avec l'océan par le biais d'un canal Le Havre-Rouen-Paris.

Le réseau de chemins de fer métropolitain, comme dénommé par Jules Verne, est dans sa description, fort différent de l'organisation radiale actuelle des lignes de métro et R.E.R. toutes plus ou moins dirigées de la banlieue sur Paris. Verne avait imaginé un réseau concentrique et périphérique de 4 voies encerclant complètement Paris de la place de ses anciens remparts (actuel périphérique) à sa banlieue plus éloignée, ces lignes étant reliées entre elles. Cela se rapproche sans conteste des projets proposés par l'équipe Roger Stirk Harbour & partners - dans la consultation sur les projets du Grand Paris - de « métro-phérique » (censé venir compléter le périphérique par une structure de transports en commun) et de la boucle de métro en 8 reliant les principaux pôles d'emplois Franciliens périphériques entre eux. Certes ce projet est fort différent de la description vernienne, mais c'est le caractère des



échanges de périphérie à périphérie qu'il est important de noter, qui était devenu au XXème siècle, une sorte d'exception à la règle, cependant remise de nouveau au goût du jour dans les politiques relatives à la mobilité !

Concernant la liaison de Paris à l'océan par le canal Le Havre-Rouen-Paris, Jules Verne la donne à voir dans son chapitre «*Une promenade au port de Grenelle*», mais il semble plus qu'il ait voulu consacrer la volonté de Napoléon III de réaliser telle liaison, en proposant une vision monumentale des bassins et des capacités d'accueil de navires. Verne écrit « On eut dit le Havre séparé de Paris par la seule longueur de la Seine ». Ceci n'est pas sans rappeler la proposition du cabinet Grumbach et Associés pour le grand Paris dont l'axe de travail consiste à améliorer et accroitre les échanges entre Paris et la façade océanique, afin de faire de l'agglomération un véritable Hinterland et dynamiser ainsi le littoral français.
Cependant, plus éloignée des considérations pratico-pratiques du Grand Paris, cette œuvre de Jules Verne se veut profondément défaitiste que ce soit sur le sort des hommes ou de la ville elle-même. En effet, le personnage principal, Michel Dufrénoy, évolue dans une société des plus individualistes qui laisse la part belle à l'industrie voire se subordonne à celle-ci. A la fin du roman, les pas de Michael le mènent jusqu'au cimetière du Père Lachaise, par pur hasard; ce fait est relativement symptomatique de l'état d'esprit de Jules Verne à cette époque… La ville n'est pas le lieu de l'accomplissement de l'Homme.
Liaison avec le monde – Transports – Prémices de gouvernance…Certes la tour Eiffel ne domine pas le Paris de Jules Verne, mais il semble bien que ce dernier ait anticipé le fait métropolitain qui allait toucher les grandes villes françaises, européennes et mondiales, presque un siècle après ses écrits. Cependant, l'ouvrage reste à relativiser du fait de certains aspects noirs. L'ouvrage donne des pistes et étonne notamment par ses manques : le Paris XXe siècle de Jules Vernes est une sorte de non lieu de l'espace public

Cependant, l'ouvrage reste à relativiser du fait qu'il n'est pas d'un grand optimisme… mais sa force d'anticipation et les inspirations directes ou indirectes qui en ont découlées, donnent à réfléchir au sens à donner aux politiques en cours !•

Rédaction et photos : Stéphanie MAGNIER

LE FABULEUX MONTMARTRE

La force du cinéma réside dans sa faculté à transporter le spectateur dans un imaginaire plus ou moins fondé sur la réalité. Par les choix de décors et de lieux de mise en scène de l'intrigue, l'imaginaire cinématographique s'exerce sur les paysages, sur l'urbain et peut même participer d'une certaine manière à l'entretien d'une idéologie urbaine. Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain, film réalisé en 2001 par Jean-Pierre Jeunet en est un (justement) fabuleux exemple.

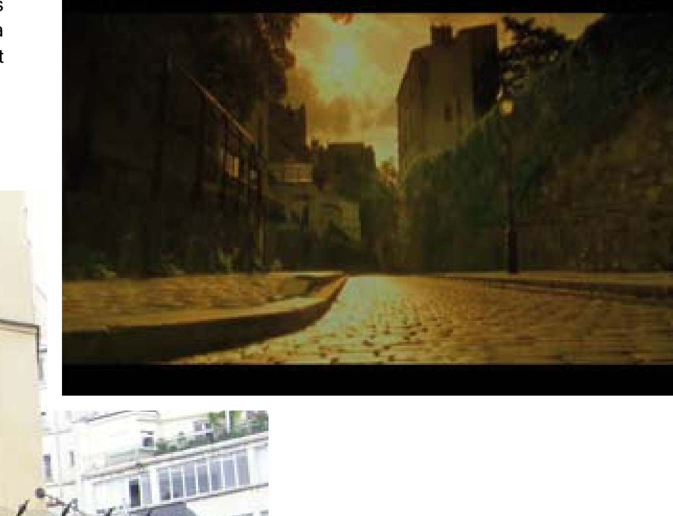
Prenez des morceaux choisis de la ville de Paris, appliquez leur le système numérique Duboicolor et contemplez l'effet «carte postale» que le film donne de ces paysages urbains. Les lieux sont esthétisés : pas toujours valorisants dans la réalité, ils deviennent sublimes à travers la caméra du réalisateur. Leur rendu à l'écran séduit le spectateur qui croit contempler une série de paysages que l'on pourrait retrouver sur les toiles des peintres de la célèbre Place du Tertre de Montmartre.

Le choix de la butte comme lieu principal du film n'est évidemment pas anodin : c'est le lieu parisien pittoresque par excellence. Assimilé au royaume ou au paradis de la « bonne fée » Amélie, le microcosme montmartrois se caractérise par des paysages au caractère atypique, évocateurs d'un Paris-village. Jeunet donne vie à notre imaginaire en rendant la vie des personnages tels que les paysages nous la suggèrent : une vie agréable dans un lieu familier où tout le monde se connaît. Ici, pas de jungle urbaine, pas de stress, pas de pollution. La ville moderne (ou franchisée ?) semble totalement inexistante tandis qu'Amélie fait tous les jours ses courses à l'épicerie et fait des ricochets sur le canal Saint-Martin (filmé d'une telle manière que l'on n'imagine pas être en plein cœur de la ville).

Ce Paris rêvé et idéalisé mais dont des élements identitaires comme la Tour Eiffel ou le métro parisien nous ramènent pourtant à la réalité de la ville, contribue à la magie du film et peut expliquer sa popularité, notamment à l'étranger. Il a d'ailleurs renforcé le regain de popularité du quartier montmartrois : les touristes cherchent à retrouver ce Paris idéal et bohème en se faisant par exemple photographier devant l'épicerie de M. Collignon où l'enseigne et la devanture verte ont été conservées, preuve que l'imaginaire a envahi la réalité.

Dans le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain, l'évocation des paysages urbains s'exprime donc dans un registre nostalgique, en érigeant en référence l'image d'une ville aux formes traditionnelles, d'échelle humaine, rassurante, riche de rapports sociaux plus ou moins idéalisés. Cette image souvent passéiste de la ville relève d'une certaine idéologie urbaine qui peut effrayer dans la mesure où elle fige le territoire, ses usages et son développement. Laissons-donc le Paris d'Amélie Poulain dans le plan cinématographique… mais rêvons à d'autres imaginaires urbains !•

Une rue de Paris à travers la caméra de Jeunet.





L'épicerie Colignon

PRATIQUE ET URBANISME
Billet d'humeur

Rédaction : William TEN HAVE DALLINGA
Photo : Romain JAVOUREZ

« Quelle belle affaire que l'urbanisme, discipline qui fait rêver sitôt que l'on songe au sujet auquel elle se rapporte, la ville, l'urbs, lieu d'expression de tant de civilisations. »

Lors d'une discussion sur les études, il est souvent bien malaisé de décrire sommairement une pratique, un métier que l'on voudrait pour réaliser une vocation. On invoque donc couramment des vocables englobant la ville : le développement durable ! la ville verte ! les transports aussi ! pourquoi pas la gouvernance ! Loin d'être une science empirique décryptant les règles du phénomène urbain, nous avons affaire à une science praxéologique, c'est-à-dire dédiée à l'analyse de l'action humaine, ce par une pratique faite d'aller-retour entre le réel et les modèles explicatifs fournis par les sciences sociales. À l'image de l'Histoire qui mobilise les capacités herméneutiques et heuristiques de différentes disciplines pour interroger les traces laissées par le temps, l'urbanisme va à la rencontre des savoirs disponibles sur la ville.
Cette posture n'est pas sans incidence sur la profession qu'exerceront les aspirants urbanistes, car la pratique ne sera jamais bien conduite que lorsqu'elle traduira en action le fruit de cette pensée, formée de l'expérience et de la maturation de savoirs. Ne pourrait-on pas alors parler d'engagement pour la ville ? Dans un contexte sociétal où l'abstention l'électorale prospère comme l'aspiration à la démocratie participative, on comprend mieux en ces termes le rôle indispensable à la société de cette praxis de la ville. Qu'en est-il alors du gouvernant, n'est-ce pas lui à qui incombe cette tâche difficile de faire triompher l'intérêt général au sein des villes ? Nous aurions un urbaniste au service du prince ? La formule est bien grandiloquente avouons-le, mais elle enferme en elle bien des enjeux s'opposant à l'esprit critique du futur praticien.

Illustrons un peu. On parle souvent de geste architectural, de langage architectonique, mais qu'est-ce donc que ce langage sinon l'expression d'un pouvoir symbolique dans la cité ? « *Les discours ne sont pas seulement des signes destinés à être compris, déchiffrés, ce sont aussi des signes de richesse destinés à être évalués, appréciés et des signes d'autorité destinés à être crus et obéis.* » (Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982). Que l'on pense au Paris d'Haussmann, le pouvoir fut celui des classes dominantes, que dire aujourd'hui des écoquartiers ? La ville n'est plus un point à relier au pouvoir central, moins encore seule avec son arrière pays, elle participe maintenant d'une économie mondialisée, dont les modes de consommation de l'espace se diffusent à toutes les échelles. Crise environnementale ou mutation du mode de vie, le branding écoquartier, comme le monumental estampillé (De Portzamparc, Nouvel, Koolhaas et consorts) ne sont pas sans analogie avec des mises en scènes urbaine éloignées dans les siècles.

La sécurité par la résidentialisation d'un côté, l'ouverture sociétale d'un autre, la ville se prête aux les contradictions offertes par la nécessité. Qu'on pense encore à l'urbanisme coercitif pour empêcher les indésirables ou aux réalisations d'infrastructures et d'équipements que l'on appelle toujours plus structurants. Par delà le beau et l'efficace, n'oublions pas que la ville est avant tout l'expression d'une vie plutôt que son fondement. Laurent Théry, grand prix d'urbanisme 2010, parle de maïeutique préalable au projet urbain, le terme est sage si l'on se garde d'en revendiquer la paternité !•



Rédaction : Olivier LARIQUE

LOCATAIRES ET URBANISTES
Rencontre à Wazemmes avec le plus jeune des Ateliers populaires d'urbanisme.

«Nous sommes en 1973 à Roubaix quand le premier Atelier populaire d'urbanisme (APU) voit le jour, dans la zone Alma-Gare. La municipalité s'est lancée dans un vaste programme de résorption de l'habitat insalubre, qui passe par la démolition des courées, alors dans un état de grande vétusté.»

Si la population a d'abord bien accueilli le projet, les coupures d'eau, les dégradations diverses, les expulsions, les relogements qui commencent et les premières constructions poussent les habitants à se structurer en association et à mettre en avant leurs exigences pour l'avenir du quartier. L'APU obtiendra en fin de compte une large participation dans la planification et l'abandon du programme de construction initial auquel se substitue un programme élaboré avec les habitants. L'épisode, exemplaire en matière d'expérience participative, a fait des émules dans la métropole. L'APU Vieux-Lille est fondée en 1979 en réaction aux travaux de requalification qui allaient transformer le taudis ouvrier en centre historique paré de boutiques chic. A suivi l'APU Moulins en 1993, confronté à l'implantation de l'université Lille 2. Trois années plus tard, c'est au tour de l'APU Wazemmes (APUW) de se constituer. S'il n'y a pas là de chantier de l'ampleur de l'Alma-Gare qui justifie la pérennité de l'APUW, il s'agit plutôt de défendre sur le long terme les locataires en difficulté. Dans les projets immobiliers ou les politiques de requalification, le point de vue des locataires reste généralement en retrait, n'ayant pas d'acte de propriété à faire valoir et à négocier, ils constituent une population aisément relogeable ailleurs au moins pour le temps des travaux. Dans un contexte actuel où la construction reste dynamique, l'objectif principal de l'APUW est donc d'aider les familles à rester dans leur quartier. Il s'agit de fédérer les locataires en difficultés afin de faire valoir leurs droits et leur parole auprès des pouvoirs publics, des propriétaires et des bailleurs sociaux. La défense des locataires prend la forme de rassemblements solidaires pour faire pression sur les propriétaires en cas de litige, ou empêcher certaines exclusions, mais elle commence par un travail social d'accompagnement des ménages fragilisés dans les démarches pour obtenir un logement ou pour le conserver.

<u>Une vitrine populaire qui masque une insalubrité résiduelle</u>

Karim Chourief, coordinateur de l'APUW, a été le témoin attentif des transformations du quartier au cours des dernières décennies. Le projet immobilier d'implantation du Match (actuel Carrefour Market) entre la rue Gambetta et la rue de Flandre est le premier dossier traité par l'APU. C'est l'époque à laquelle la municipalité de Pierre Mauroy se lance elle aussi dans la lutte contre l'insalubrité dans un Wazemmes décrépi. Effet secondaire de cette politique, les familles concernées sont priées de déménager le temps des travaux. Elles seront nombreuses à ne pas revenir ensuite dans leur quartier d'origine, où s'installent de nouveaux habitants, plus à même de supporter les loyers augmentés. La population évolue doucement, Wazemmes devient peu à peu un quartier prisé, notamment par les étudiants. Au rythme des rénovations et des projets immobiliers, l'offre en logement se détourne des familles modestes pour privilégier des appartements plus petits, avec un confort accru, des résidences, qui s'adressent à des locataires plus solvables.

Le schéma du quartier populaire qui s'embourgeoise est connu, rabattu, et peut sembler caricatural dans ce cas. Wazemmes conserve encore aujourd'hui une image populaire, qui correspond à une part importante de sa population. Mais c'est aussi devenu une vitrine de la ville, avec cinq arrêts de métro de desserte, des équipements culturels dont le rayonnement dépasse largement le quartier comme la Maison Folie ou la Malterie, enfin son marché emblématique. « Wazemmes reste un quartier populaire, convient Karim Chourief, comprendre ses transformations nécessite de le subdiviser en sous-quartiers. » Aux nouveaux habitants les immeubles rénovés le long de la rue Gambetta et aux alentours des halles. Derrière la rue d'Iéna l'habitat demeuré vétuste, parfois indécent. Les cas d'insalubrité persistent également en îlots parsemés, de part et d'autre de la rue de Wazemmes par exemple.

<u>La mixité sociale à l'épreuve du terrain.</u>

L'engagement de l'APUW garde toute sa pertinence. Premièrement parce que l'accompagnement des locataires en difficulté reste crucial, pour éviter que certains ne cèdent à l'isolement et n'entrent progressivement dans la marginalité. Ensuite parce que la lutte contre l'insalubrité reste inachevée. L'APU est un instrument revendicatif efficace pour obtenir des propriétaires et des bailleurs le soin dû aux appartements qu'ils louent. Enfin parce que le relogement des familles modestes en dehors du quartier reste d'actualité malgré les efforts de mixité sociale mis en avant par la municipalité. Wazemmes est un quartier où l'on construit. Pour un tiers du logement très social, pour un tiers des logements intermédiaires, le dernier tiers s'adressant plutôt aux CSP+. Si l'intention mérite certainement d'être soulignée, les chiffres sont néanmoins en net décalage avec ceux de la population actuelle du quartier. « Il est difficile pour un jeune qui a grandi à Wazemmes de trouver à s'y loger lorsqu'il quitte le foyer parental », constate Karim Chourief. Et les familles qu'il faut reloger à chaque projet immobilier continuent de se voir proposés des appartements du côté du faubourg de Béthune, du boulevard de Metz ou à Lille Sud, où les politiques de mixité sociale sont nettement moins vigoureuses•

Rédigé à partir d'un entretien avec Karim Chourief, coordinateur de l'APU Wazemmes.

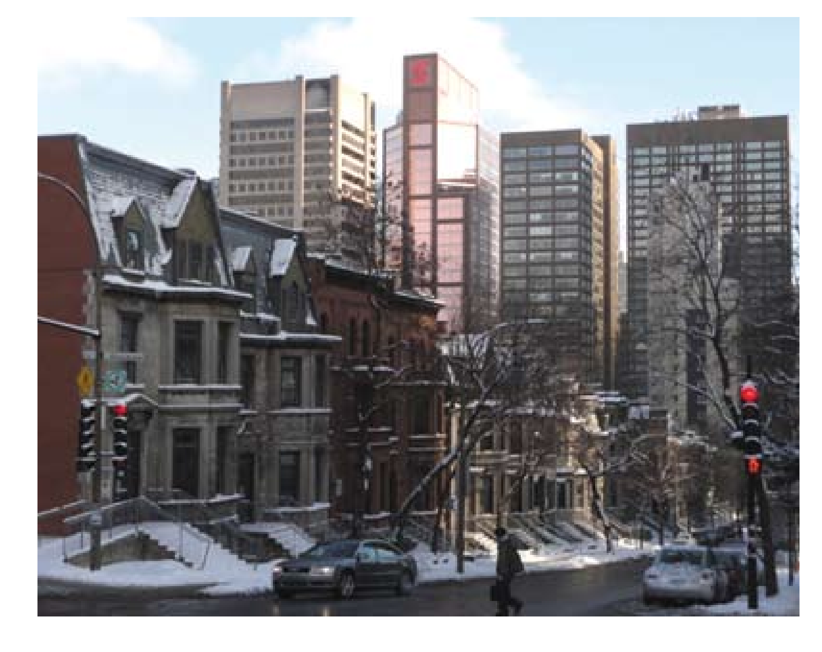
LES APUs, MODE D'EMPLOI

Les APUs sont constitués essentiellement de militants et de bénévoles, qui sont en principe les forces vives des associations. Une équipe réduite de salariés assure la permanence au local. Dans le cas de l'APU Wazemmes, on y trouve des travailleurs sociaux pour accueillir les habitants en difficulté et les accompagner dans les procédures administratives, ou encore pour faire remonter des dossiers groupés jusqu'aux élus.
De l'APU de l'Alma-Gare, temporaire, fondé en réaction à un projet urbain, on est passé à des structures permanentes et à une action au long court auprès des locataires en difficulté. Des conventions signées avec les pouvoirs publics permettent d'assurer le financement des associations et attestent de la reconnaissance de leur travail par la municipalité.
La dimension revendicative persiste, même si elle est moins spectaculaire que du temps de l'Alma-Gare. Le parti pris en faveur des locataires est assumé. Karim Chourief réfute l'idée du « locataire de mauvaise foi », invoquant les problèmes socio-économiques à l'origine des impayés. Le travail à proprement parler social assuré par l'APU Wazemmes est justifié par la fragilité sociale et psychologique de certains locataires, et le refus d'attendre que l'Etat parvienne à la résorber•

Rédaction et photos : Romain JAVOUREZ

MONTRÉAL FACE À SES DÉFIS

Montréal, métropole du Québec et troisième ville du Canada, est sans nul doute la ville américaine qui a le plus cristallisé le rêve outre-Atlantique de l'occident francophone. Or l'agglomération, bien que se voulant attractive et compétitive sur la scène nationale et internationale, est en réalité actuellement embourbée dans un chaos administratif sans précédent, faisant écho aux mouvements de fusions municipales (2000) et de scissions (2006) ainsi qu'au caractère francophone d'une ville dans un pays à majorité anglophone.





Montréal, son attractivité, sa compétitivité... et ses confusions !

La ville de Montréal se positionne dans une vaste agglomération de 3 millions d'habitants, comme une municipalité centrale et charismatique, compétitive et attractive. Cependant, les notions traditionnelles d'attractivité et de compétitivité n'ont pas, à Montréal, les mêmes définitions que dans d'autres grandes villes.
> La notion de compétitivité couvre les performances de productivité (PIB) et s'applique donc à de larges territoires (comme les agglomérations, régions et pays) qui doivent entrer en concurrence avec d'autres territoires du même rang par leur positionnement stratégique.
> La notion d'attractivité s'applique quant à elle à des échelles plus restreintes (comme les quartiers, municipalités) et se mesure en termes de capacité d'un lieu à attirer des flux globaux (en vue de consommer ou non).
Cependant, à Montréal, l'utilisation de ces notions est inversée par rapport à leurs échelles d'application traditionnelles (telles que précédemment décrites). Les documents officiels de planification ainsi que les politiques et les urbanistes souhaitent « augmenter l'attractivité de Montréal » et n'énoncent nullement le terme de compétitivité. De ce fait l'attractivité concerne le pouvoir d'attraction à vaste échelle tandis que la compétitivité réfère aux stratégies mises en œuvre par les pouvoirs publics pour exercer une rétention du potentiel territorial (démographique, économique, et donc aussi fiscal)... La cause du phénomène est à rechercher dans des sphères plus vastes de la gouvernance montréalaise que la seule municipalité de Montréal.

La faute à qui ?

Cette inversion des échelles d'application de la compétitivité et de l'attractivité est due à plusieurs facteurs au premier desquels le déficit de gestion métropolitaine du développement et l'individualisme municipal. « Individualisme municipal » pour la bonne et simple raison qu'au Canada, les revenus fiscaux des municipalités sont presque uniquement dus à la taxe foncière. Les municipalités, pour augmenter leur potentiel fiscal, sont donc toutes en concurrence les unes avec les autres en utilisant le levier des taux de taxation. Par ailleurs, l'agglomération montréalaise, à l'instar des grandes villes françaises (et de certaines autres grandes villes mondiales), est dotée de structures intermunicipales, comme la communauté métropolitaine de Montréal. Or, ces structures font office de coquilles vides tant les ambitions de leurs plan de développement sont faibles. Elles agissent en effet très peu dans la question du développement à l'échelle métropolitaine et encore moins dans la redistribution des richesses à cette même échelle. Il convient également d'évoquer un autre facteur et non des moindres, à savoir l'esprit québécois – fier d'être francophone et peu solidaire avec le reste du pays, anglophone – et les menaces de prise d'indépendance vis-à-vis du reste du Canada. Cela, bien sûr, ne favorise pas les investissements fédéraux qui se reportent préférentiellement sur les autres grandes villes comme Toronto ou Vancouver, vraiment canadiennes. Montréal se repliant de ce fait sur elle-même aura tendance à se penser comme un microcosme, tendant à être attractif pour l'extérieur, mais qui du fait d'éléments structurels internes, libéralisera les règles de la compétition municipale en son for intérieur.

Des effets et rééquilibrages...

De ce fait, les effets traditionnels de la compétitivité et de l'attractivité sur les territoires ne se remarquent que peu à Montréal. La compétitivité à large échelle a des répercussions sur les projets/programmes à l'échelle locale qui devront concourir, par leur attractivité, à supporter la vision que l'agglomération veut renvoyer d'elle-même. Les grands projets urbains (qui reflètent les capacités d'investissement d'une collectivité) en sont la manifestation même. Mais il faut le dire, les grands projets montréalais ne sont guère nombreux ! La compétitivité à la montréalaise passe préférentiellement par le développement des milieux de vie que par de grands projets visibles à envergure internationale. On pourra entendre par milieux de vie les milieux résidentiels mais aussi les facteurs qui y rendent les conditions de vie et de travail agréables. Ainsi, que ce soit dans les documents officiels ou dans le discours des politiques, les milieux de vie sont une sorte de nœud gordien qui interpelle toutes les questions urbaines parallèles. Promouvoir la qualité des milieux de vie est un moyen de se rendre compétitif à large échelle.
Montréal... une ville qui, par ses formes, vend du rêve certes, mais une ville embourbée dans une situation administrative catastrophique ! Des pistes pourraient être soulevées pour rééquilibrer la définition des deux notions. D'une part, (re ?)dorer le blason des institutions intermunicipales et faire émerger une conscience d'agglomération pour limiter les effets de compétition interne. Refondre les outils fiscaux et diversifier les taxes, pour garantir une meilleure gestion à l'interne et limiter les effets de compétition. Enfin, faire valoir par ses leaders politiques, les bénéfices que Montréal apporte au Canada afin que l'Etat y revienne avec ses financements... Il ne reste plus à Montréal qu'à assumer ses défis et à s'y atteler...•

Rédaction et photos : William TEN HAVE DALLINGA

L'HISTORIQUE DE LA FORMATION ENVAR
par l'un de ses initiateurs

Entretien avec Charles Gachelin, fondateur de la formation ENVAR.
Sélection de propos recueillis par mail entre le 9 et le 18 juin 2011.



Pouvez-vous nous donner un bref historique de la formation ENVAR ?

L'histoire de l'ENVAR a commencé par une rencontre avec le recteur Migeon, alors Président de l'Université des Sciences et Techniques de Lille. Il avait trois objectifs : mieux intégrer la Géographie dans une Université Scientifique dans laquelle elle se trouvait encore en marge, y créer une filière « technologique », utiliser pour cela un diplôme récemment créé, la Maîtrise de Sciences et techniques. Pour relever ce défi, l'Institut de Géographie avait une base particulièrement solide. Il avait en effet acquis une culture de l'aménagement du territoire très étendue en raison d'abord de l'implication de Philippe Pinchemel et de Pierre Flatrès dans le développement régional dans les années 60, puis grâce à la participation de l'ensemble des enseignants chercheurs aux travaux préparatoires du premier Schéma d'Aménagement du Territoire sous la responsabilité de l'OREAM Nord. Il faut souligner aussi que l'apparition des nouvelles structures locales accompagnant la mise en place du Ministère de l'Equipement, les Groupements d'Etudes et de Programmation, créait une situation tout à fait nouvelle : le recrutement de jeunes diplômés. Il fut une époque, au début des années 1970 où les meilleurs étudiants de maîtrise étaient débauchés avant même d'avoir fini leur diplôme pour s'engager dans ce que l'on appellera plus tard la Géographie Appliquée. Dès 1968, Michel Delebarre, ancien ministre de l'Aménagement du Territoire et actuellement Député Maire de Dunkerque, fut, à ma connaissance, le premier à ouvrir cette voie.

PHASE 1 : La conception, prise de risque et innovations

La première tâche fut de concevoir ce nouveau diplôme. Les textes régissant les maîtrises de sciences et techniques, diplômes à BAC+4, étaient particulièrement contraignants. La conférence de Stockholm de 1972, qui a lancé ce qui devint plus tard l'écologie, ouvrait une voie nouvelle. Il apparut vite que le choix devait se porter non sur des emplois dans les grandes structures nationales tenues en main par les Grandes Ecoles mais que le créneau porteur était celui des emplois aux niveaux régional et local. C'est la combinaison entre l'Environnement et l'Aménagement Régional qui a donné son nom à l'ENVAR. Chacun comprend aujourd'hui à quel point le concept était innovant et préparait des évolutions qui n'ont été acceptées par tous qu'en l'an 2000. Ce pont fut particulièrement délicat : l'accès à la MST, après que le DEUG ou l'équivalent ait été obtenu, était obligatoirement sélectif puisque chaque étudiant devait obtenir le C.P.S.A, (Certificat Préparatoire aux Sciences Appliquées) qui n'était pas autre chose qu'un concours d'entrée. Ceci créait une situation explosive juste après Mai 1968.
Avec le recul, l'innovation la plus importante fut certainement la semestrialisation de la formation avec une première partie d'enseignements théoriques et pratiques, structurés en modules pluridisciplinaires et une deuxième partie de stages multiples. Chacune de ces parties comptaient pour 50% de la note finale. En première année, l'innovation qu'ont constituée les ateliers de terrains a permis l'immersion de groupe d'étudiants dans l'analyse de problèmes d'aménagement concrets, à la demande de structures ou d'organismes locaux et régionaux. Et en deuxième année, les stages étaient la phase d'insertion professionnelle, mais nul n'avait à l'époque la pratique des stages en entreprise et le réseau de relations n'était pas établi. Il fallait tout inventer. La mise au point pour un bon équilibre entre les disciplines, l'intitulé et le programme des modules nécessitèrent d'innombrables réunions et il faut le dire des débats furent rudes mais très riches. Et combien d'aller et retour avec le Ministère furent-ils imposés ? La mise au point dura près de deux ans. La première promotion sortit diplômée en 1977. Le professeur E.Vivier, Biologiste et fondateur de Nord-Nature, accepta d'être le premier Directeur, avant que je ne lui succède quelques années plus tard, après avoir assuré la Direction des Enseignements depuis le début. J'ai ensuite assumé la Direction de l'ENVAR jusqu'en 2002.

PHASE 2 : l'expérimentation.

La mise en place de cette formation qui, parfois,.../...

se trouvait à l'opposé des pratiques habituelles au sein de l'Université, n'a pu se faire que grâce à l'appui sans faille des deux Présidents d'Université le Recteur Migeon et J.Cortois et à celui des deux Directeurs de l'Institut de Géographie, A.Gamblin et J.Sommé. Et il faut souligner l'exceptionnel engagement de tous les enseignants chercheurs qui ont accepté de construire des enseignements neufs, souvent en marge de leur discipline principale. De même les premières générations d'étudiants qui ont pris le risque de préparer un concours et de s'engager dans une formation totalement nouvelle, ont par la qualité de leur travail ouvert la voie au succès de l'ENVAR pendant trente ans. C'est ainsi que grâce à la semestrialisation, l'ENVAR a peu à peu institué au sein de l'Université l'un des premiers dispositifs de formation en alternance qui ait existé en France.

PHASE 3 : Les années 1980 et le développement des emplois liés à la décentralisation. Après les premières années expérimentales, la MST ENVAR s'est engagée dans une phase de développement. Elle fut servie par une opportunité exceptionnelle, celle de la multiplication des structures aux différentes échelles territoriales qu'a créées le processus de décentralisation. Ces structures se multiplièrent et se diversifièrent très rapidement. Les choix initiaux faits par l'ENVAR firent que le profil des étudiants formés par le système d'alternance correspondait à l'attente de ces structures, non seulement dans la région Nord Pas de Calais, mais dans toute la France. Ce fut donc le plein emploi. Le succès fit la réputation de la formation qui dut faire face à l'afflux, le nombre d'étudiants admis étant resté, malgré les pressions, strictement limité à 35 pour que soit assuré le meilleur suivi. Mais cet impact national permit ensuite l'essaimage des étudiants dans toutes les régions françaises ainsi qu'à l'étranger.

PHASE 4 : Le développement sur l'International. Vers la fin des années 80, l'ENVAR avait déjà acquise une solide réputation. De ce fait des attentes nouvelles sont apparues. La plus importante fut la nécessité de confronter les expériences de développement local françaises avec des expériences étrangères. Cependant des financements importants étaient nécessaires pour mener à bien cette nouvelle étape de développement en la généralisant. Ils furent obtenus avec une innovation très importante, l'implication de promotions entières dans la réalisation de partenariats de recherche-développement. Que de grands organismes de toute la France fassent confiance à des étudiants fut, il faut le dire, un grand succès. Je soulignerai notamment la coopération qui s'établit à partir de 1989 et qui fut renouvelée d'année en année entre la nouvelle Agence de Développement et d'Urbanisme de la Communauté Urbaine de Lille et l'ENVAR. Je rappellerai simplement les recherches sur la métropolisation qui ont conduit des étudiants dans une quarantaine de métropoles à travers le monde en Amérique, en Europe, et en Asie. Les recherches sur Urbanisme et Culture qui ont conduit à la candidature de Lille comme capitale européenne de la culture sont un autre exemple. Je mentionnerai aussi l'énorme recherche qui fut conduite à la demande du ministre de l'Aménagement du Territoire sur l'aménagement des Littoraux. L'intérêt pour les étudiants était énorme : répondre à une demande directement opérationnelle et effectuer une première expérience à l'étranger très valorisante. Chacun comprend ce que représente pour un employeur l'expérience acquise par un jeune diplômé qui a su dépasser les difficultés d'un travail à Fukuoka, Kuala Lumpur, Atlanta ou Sydney. Sur le plan déontologique, l'ensemble des financements obtenus revenait ainsi aux étudiants. Ils connaissaient tous le risque pris par leur Directeur et je peux dire avec fierté que je n'ai pas eu d'échec.

Selon vous, que devrait comporter toute formation en urbanisme ?
Pour moi, le pire de tout est de ne former que des techniciens n'ayant qu'une vision limitée à une partie plus ou moins pointue de la discipline. Le mirage de la spécialisation est mortel. Par exemple, l'urbanisme ne peut être assimilé à l'architecture qui n'en est qu'une composante. Pour répondre à votre question voici deux réflexions :
- Une base généraliste la plus étendue possible, l'urbanisme devant croiser des approches aussi bien environnementales et culturelles que sociales. L'urbanisme est une discipline de synthèse qui implique une culture générale lui permettant de distinguer les modes du reste.
- Dans le monde tel qu'il est devenu et que l'on approuve ou non, les villes et les régions sont en concurrence. De toute évidence, il y a des lieux d'innovation en urbanisme. C'est ainsi que la « ville durable » a été expérimentée dans le « nouvel urbanisme » bien avant que l'on en parle en France. Ce que je pense nécessaire sinon indispensable, c'est l'ouverture sur l'international. Car l'étudiant qui reste recroquevillé sur sa ville, sa région ou son pays ne peut devenir un urbaniste de talent.



Selon vous, qu'a gagné la formation ENVAR avec le passage en institut ?
Avec l'évolution du marché de l'emploi, il était nécessaire de passer à un diplôme à BAC +5. Il était également nécessaire de structurer les différents DESS dans un dispositif unique avant la réforme des masters. Par ailleurs, il n'était plus acceptable qu'une métropole comme Lille n'ait pas son Institut d'Urbanisme. Celui-ci n'a rien apporté de spécifique, sauf un cadre de référence connu de tous.

On dit que vous avez eu une influence dans la candidature de Lille au JO 2004, qu'en est-il réellement ? Des étudiants avaient-ils participé à sa préparation ?
J'ai non seulement eu une influence sur cette candidature, mais j'en ai été l'initiateur. L'histoire est la suivante. En faisant la synthèse de toutes les recherches sur la métropolisation qui avaient conduit les étudiants dans des métropoles qui, parties de la taille de Lille, avaient su engager une dynamique de développement, j'ai dégagé les dix critères de la métropolisation dont on vous parle peut-être en cours. Parmi ces critères, il y en a un commun à presque toutes ces villes en émergence : être capable d'être candidate, de gagner et de gérer un grand événement. Parmi ceux-ci, il y en avait deux qui déclenchaient une véritable dynamique de mutation urbaine, les Jeux Olympiques et les expositions universelles. J'en ai parlé avec Francis Ampe qui était alors le Directeur de l'Agence d'Urbanisme et nous avons alors décidé d'envisager la candidature de Lille. Mais nous devions avoir confirmation. J'ai donc envoyé 3 brillantes étudiantes de l'ENVAR suivre les Jeux de Barcelone et analyser l'extraordinaire mutation urbaine qu'ils avaient entraînée. C'est à leur retour et au vu de leur rapport que Francis Ampe et moi, avec l'accord de Pierre Mauroy, nous avons décidé de lancer la candidature aux Jeux Olympiques qui déclencha un enthousiasme populaire étonnant. Ce fut une expérience unique.

Quel souvenir gardez-vous de votre travail d'enseignant ?
Je n'ai que des souvenirs exaltants. Mais le meilleur est certainement la qualité de l'échange qui s'est établi entre les étudiants et moi. Cette qualité de relations est restée vivante. J'ai coutume de dire qu'une grande partie des choses que je connais, c'est eux qui me l'ont appris. Mon travail a été de m'emparer de cet apport pour le transformer et ensuite leur rendre. Enseigner c'est échanger. Et quelle fierté de voir le niveau professionnel atteint aujourd'hui par beaucoup d'entre eux qui ont la gentillesse de me conserver leur amitié.

Quel serait pour votre conseil pour les étudiants qui se destinent à un travail d'urbaniste ou d'aménageur ?
Ne pas se laisser imposer des modèles de pensée, rester libre et libérer leur créativité en s'ouvrant au monde•

Rédaction et photos : William TEN HAVE DALLINGA

Entretien avec Didier Paris

Entretien avec Didier Paris, professeur des universités (section 24 du CNU), directeur du laboratoire TVES – retranscription d'un échange tenu le 21/06/2011.

L'entretien commença par évoquer le parcours de monsieur Didier Paris en tant que premier directeur de l'IAUL, ce qu'il corrigea immédiatement pour indiquer qu'il n'était pas tout à fait le premier, *puisqu'il resta directeur de l'UFR de géographie jusqu'en 2001. La création de l'IAUL en 2000* avait été suscitée par un besoin de flécher les filières professionnelles de l'UFR, d'autant plus que le DESS Ville et Projets plaçait Lille parmi les membre de l'APERAU (Association pour la Promotion de l'Enseignement et de la Recherche en Aménagement et Urbanisme, elle comprend des établissements formateurs membres réunis autour d'une charte qualité – monsieur Paris en est actuellement le président). Comme source de restructuration supplémentaire, on notera à l'époque un rapport sur l'insertion des diplômés en urbanisme de monsieur Francis Ampe, ancien directeur de l'Agence de Développement et d'Urbanisme de Lille Métropole.

Le succès de la structure est imputable à plusieurs facteurs, tout d'abord en recadrant la première formation en urbanisme de Lille – les anciens MST et DESS ENVAR – , mêlant naturalistes et aménageurs (cf. entretien avec Charles Gachelin), mais aussi par l'organisation de cursus sur une même base disciplinaire. En effet, les masters de l'IAUL (pour certain notés A+ par l'AERES – Agence d'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur) forment chaque année 120 étudiants issus de différentes spécialités. Leur insertion professionnelle satisfaisante (avoisinant parfois 100% selon les enquêtes menées par l'Observatoire des Formations et de l'Insertion Professionnelles de Lille 1) s'explique par la complémentarité des spécialités, évitant une saturation du marché du travail. Cette offre diversifiée demande en revanche une gestion attentive des temporalités universitaires, que ce soit pour les ateliers ou les stages de formation.

Pourtant proposer une gamme élargie de masters n'est pas l'élément le plus notable, la qualité de l'Institut est avant tout de se reposer sur un effectif d'étudiants sélectionnés auxquels on donne les moyens intellectuels de se former tout au long d'une carrière, en plus d'un background nécessaire à tout aménageur.

Concernant l'état détérioré de l'accès au concours d'ingénieur territorial mention urbaniste (cf. article du Collectif National des Jeunes Urbanistes), la situation semble intolérable, d'autant plus au niveau des réglementations européennes où un recours est inévitable : on a trop tendance à amalgamer génie urbain et urbanisme. Il n'empêche que les commissions d'admission *du Centre National de la Fonction Publique Territoriale semblent contraintes d'accepter les candidats présentant une expérience* professionnelle suffisante. Malgré un contexte de crise qui semble pour l'instant épargner les diplômés des formations universitaires en urbanisme et aménagement, elles n'en restent pas moins des pépinières de professionnels œuvrant dans une champ essentiel pour les citoyens et leur cadre de vie. L'ouverture et la capacité à s'auto-former demeurent essentielles pour savoir agir consciemment sur les territoires•



Rédaction et photo : Audrey BOURDIN

Collectif National des Jeunes Urbanistes

A l'heure où une nouvelle génération d'étudiants rejoint les bancs des Instituts d'urbanisme. le Collectif National des Jeunes Urbanistes interpelle depuis plus d'un an élus, praticiens de la ville, enseignants des Instituts d'urbanisme et étudiants, sur la situation des urbanistes.



L'urbaniste, chef d'orchestre des professionnels de la ville et des territoires

L'urbaniste, formé en France au sein des Instituts d'Urbanisme reconnus par l'APERAU, a un rôle spécifique à jouer dans l'avenir des villes et des territoires. Bien que n'ayant pas le monopole sur les questions urbaines, l'urbaniste n'en reste pas moins l'indispensable ensemblier qui réunit, organise, synthétise et exploite les apports respectifs des architectes, géomètres, ingénieurs, promoteurs, économistes, sociologues, paysagistes...

Les Instituts d'Urbanisme, viviers de professionnels

Cette position d'ensemblier, l'urbaniste la doit à une formation pluridisciplinaire alliant théorie et pratique. Formation exigeante, elle ne prépare pas à l'omniscience mais elle permet la compréhension de tous les acteurs et la maîtrise des enjeux complexes des territoires. Autant d'éléments qui n'apparaissent pas dans les cursus proposés par les écoles d'architectures et d'ingénieurs, où la dispense d'un enseignement spécialisé et donc par essence non transversal est privilégié.

Depuis la fin des années 60, les Instituts d'Urbanisme se trouvent au cœur du dispositif de formation des urbanistes. Proposant une pédagogie novatrice, évolutive et adaptée, ils s'attachent à confronter leurs étudiants au monde du travail en proposant des stages longs et des mises en situation professionnelles tout au long du cursus. Avec plus de 20 000 diplômés et des évaluations de performance de très haut niveau, les Instituts d'Urbanisme ont désormais pignon sur rue et ne peuvent plus être considérés comme des acteurs de second ordre.

Le CNJU, catalyseur de la mobilisation des jeunes urbanistes

Premières victimes du manque de reconnaissance de la profession, les jeunes urbanistes ont décidé de prendre leur destin en main.
Au cours de l'été 2009, d'une manière informelle, ils ont formé le Collectif National des Jeunes Urbanistes (CNJU), en réaction à la fermeture du concours d'ingénieur territorial de la fonction publique, en réunissant les associations des étudiants et diplômés créées dans chaque Institut d'Urbanisme.
En dépit d'une forte mobilisation du réseau des jeunes urbanistes, du soutien de plus de 250 élus et de l'ensemble des associations de professionnels de l'urbanisme, ainsi que d'un public dépassant les milieux professionnels au travers de 5 800 signatures de soutien, la lettre ouverte adressée au Gouvernement est restée lettre morte.

Fort de ses 1 300 membres, le Collectif veut remettre la profession en mouvement

Lille est une place forte de la jeune histoire du CNJU. En juin 2010, en partenariat avec l'ENVAR, soutien de la première heure du CNJU, s'est tenu le premier grand événement du Collectif : le Printemps des Urbanistes. Cet événement fut le premier d'un cycle conclu en juin dernier à Paris. Ce cycle de conférences itinérant a permis de réveiller une profession trop somnolente à son goût et d'attirer l'attention de nouveaux partenaires.

Le combat mené par le Collectif National des Jeunes Urbanistes (CNJU) n'est pas celui d'un lobby contre d'autres. C'est celui d'une jeunesse qui décide aujourd'hui de prendre l'avenir de sa profession en main et de passer à l'action pour pouvoir, dès demain, exercer dans les meilleures conditions. Rassemblant l'énergie des associations d'étudiants et de diplômés des Institut d'Urbanisme, le CNJU n'agit pas seul, il est aussi soutenu par bon nombre de ses aînés•

www.cnju.fr contact@cnju.fr CNJU – 29, rue Neuve – 91190 Gif-sur-Yvette

Rédaction : Olivier Larique
Photos : banque image SXC

AU TRIOLO :
promenade aux origines de la ville nouvelle

«A une station de la Cité scientifique, la ligne 1 du métro marque un arrêt à mi-hauteur entre sa rampe suspendue dans les airs et les rails souterrains qui la prolongent.»

Des quais au niveau du sol, on accède aux deux terrasses qui bordent la pyramide de verre, sans bien comprendre où l'on arrive. L'étudiant novice peine à se situer sur cette dalle que ne borde aucun bâtiment. En manque de repères, il ira se réfugier dans le centre commercial voisin, qui n'offre malheureusement pas une meilleure vue sur les alentours. Ne pas s'aventurer plus loin, c'est manquer un lieu emblématique dans l'histoire de Villeneuve d'Ascq.

Le Triolo a constitué la première étape dans l'aménagement de la ville nouvelle. L'EPALE (Établissement public d'aménagement de Lille-Est) avait donné la priorité à cet espace interstitiel entre la Cité scientifique, les villages préexistants comme Annapes et Ascq, et le futur centre commercial et administratif. Le quartier devait faire la jonction entre ces zones urbaines, et amener les étudiants à participer à la vie de Villeneuve. Les expérimentations et les audaces des architectes-urbanistes s'y expriment encore aujourd'hui, et se sont chargées d'un certain insolite.

«Ce qui surprend en premier lieu en sortant au Triolo, c'est l'absence de la voiture.»



La voirie piétonne, très étoffée, est en effet largement séparée de la voirie automobile. On n'arbore pas des rues, mais des allées, des chemins. En s'écartant un peu de la station, on rejoint très intuitivement l'axe piétonnier qui relie le Triolo au centre-ville au nord-ouest et l'université au sud. Dans le projet de ses concepteurs, ce cheminement devait constituer l'élément fédérateur du quartier, en desservant les principaux équipements, tels que les groupes scolaires, le centre commercial, la piscine. A quelques encablures à l'ouest, on progresse au milieu des collines pavées du square urbain, derrière lesquelles se cachent modestement un des bâtiments de l'école Taine et quelques lotissements. On s'amuse de ce paysage urbain légèrement enfantin. Entre les trois blocs de l'école qui entourent la place centrale, des chemins serpentent en direction des lotissements. Le plan des architectes avait prévu une organisation en gradin des bâtiments alentour, mais il faut bien admettre que l'effet n'est pas flagrant. Ainsi se fonde une certaine idée de la ville, organisée autour de l'école, et où la voirie, débarrassée des automobiles, redevient un espace de rencontre entre les habitants.

Si le Triolo Ouest constitue principalement le domaine des immeubles collectifs, le Triolo Est se distingue par davantage d'habitat individuel. Le chemin du Triolo franchit sur une passerelle le boulevard de Tournai pour arriver dans une zone résidentielle aux maisons groupées en hameaux répartis autour d'un jardin central. Le long du chemin de la Tarentelle qui nous ramène vers le campus, l'automobile est encore moins visible. Les ramifications du chemin qui desservent les îlots d'habitations laissent seulement apparaître les parkings au pied des lotissements. Les voitures n'ont pourtant pas été exclues des plans, mais l'aménagement des espaces extérieurs, à grand renforts de haies, parvient à retrancher les voitures et une bonne partie des bâtiments au champ de vision du piéton.

Le Triolo, quand on s'écarte du métro et du centre commercial, frappe par ses paysages, où alternent l'urbain le plus minéral et des espaces largement boisés.

Loin d'une ville qu'on aurait reverdie dernièrement, il s'agit plutôt d'un goût combiné pour les espaces verts et pour le futurisme urbain d'une certaine époque. Si l'architecture a passablement vieilli, le soin apporté aux espaces extérieurs préserve le quartier de la ringardise. Cela tient vraisemblablement au fait que les aménageurs étaient parvenus dès l'origine à imposer aux promoteurs de concevoir de manière intégrée les bâtiments et les espaces restants dans les terrains de leurs opérations, dits « à usage public ». Le trouble entre la propriété et l'espace public, qui a prévalu dans la conception de plusieurs quartiers à Villeneuve d'Ascq, semble encore alimenter l'originalité de ses quartiers, même s'il faut bien admettre qu'il s'est largement résorbé avec des marquages plus nets et l'installation de clôtures autour des jardins en renfort des haies. L'expérimentation villeneuvoise n'est pas uniquement une utopie qui a vécu, elle marque encore durablement les espaces de son empreinte, quand bien même les pionniers qui l'ont portée ne composent plus l'essentiel de sa population•

Rédaction et photos : Anthony STYEVKO

LE PAYSAGE MINIER,
richesse du patrimoine Valenciennois

La notion de paysage est trop souvent mal interprétée. Le paysage est très subjectif car il s'agit de la vision et de la perception que chacune des personnes ont face à se qui se présente à l'œil. Les personnes n'auront donc pas la même perception face à ce qu'elles regardent. Lorsque l'on pense à paysage minier, cela parait totalement paradoxal. Et pourtant…

L'histoire minière a débuté dès 1720 dans le Valenciennois, plus précisément à Fresnes-sur-Escaut, donnant davantage d'importance à son territoire. De surcroit, la découverte et l'exploitation initiale du charbon se situent autour du fleuve de l'Escaut, berceau de la naissance et du développement antérieur, puis postérieur du Valenciennois. Les convoitises et les investisseurs ne se font pas attendre, la découverte d'une énergie est forcément l'avenir de la région, stratégiquement située aux portes de l'Europe du Nord. Cette exploitation a laissé des traces aujourd'hui, témoignant du riche patrimoine conservé.

Une marque paysagère importante

Le territoire est très marqué par l'exploitation minière qui a brutalement cessé dans les années 1980. Il a difficilement entamé sa mutation industrielle depuis.

Le bassin minier recèle de mystérieux joyaux tels que les terrils. Nombreux, ils sont très divers de par leur forme et leur rôle. Ils sont aujourd'hui un refuge pour de nombreuses espèces faunistiques et floristiques et servent également de balade pour les visiteurs.



Le Terril Renard de Denain
Source : scarpe-escaut.com, 2011

Le terril Renard de Denain est même inscrit en zone naturelle d'intérêt écologique faunistique et floristique (ZNIEFF). Le sol du terril est relativement plus chaud qu'ailleurs du fait de l'activité d'antan, ce qui lui vaut une flore parfois méditerranéenne voire tropicale. Les paysagistes et biologistes sont très adeptes de cette flore qui borde le terril afin de les étudier. Le sol du terril est naturellement (sans pesticides, ni engrais) fertiles.







La Mare à Goriaux
Source : Anthony Styevko, 2011

La Mare à Goriaux, est un ancien site minier enclavé dans le Parc Naturel Régional Scarpe Escaut entre forêt et terril. Ce site remarquable se compose d'un vaste étang d'affaissement minier de 90ha, un terril et des parcelles forestières qui recouvrent une surface de 270 ha. Un circuit pédestre a été aménagé afin de faire profiter aux visiteurs de la diversité faunistique et floristique que constitue ce site. Ce circuit représente 6,5 km, donc 1h45 de marche, qui permet ainsi de contempler la qualité paysagère s'offrant à perte de vue et dont quelques 200 espèces d'oiseaux colonisent les lieux. Cette réserve ornithologique renferme des espèces rares et protégées, on peut y observer le grèbe huppé, le balbuzard pêcheur, le pluvier petit gravelot et bien d'autres espèces. La réserve biologique recèle une flore originale comme les herbiers aquatiques, le roseau à balais, le bouleau. En hiver, la mare est le refuge de milliers de canards lors de leur migration.

Le chevalement Ledoux de Condé-sur-Escaut



« Qui a connaissance de cette richesse ? Et bien, Faites un sondage, je parierai moins d'un quart.»

Qui sait que le chevalement Ledoux à Condé-sur-Escaut, témoin de l'apogée minière, est conservé et s'inscrit au titre des monuments historiques en 1992 ?
Qui connait le coron des 120 entre Anzin et Valenciennes : ensemble de logements très modernes pour leur époque ? Il a obtenue la médaille d'argent à l'exposition universelle de 1867.

Une triste image véhiculée

Les mentalités ont beaucoup évolué depuis les 30 dernières années. Mais les stéréotypes se sont-ils substitués ? Si nous devions être clairs : NON.

Le bassin minier gangrène toujours les têtes de ces habitants. Si nous leur évoquons les mines, cela demeure encore un tabou. Les gens ont honte de cet héritage. Pour quelles raisons se demande-t-on ? Tout simplement, la population a appris à vivre aux côté de ses terrils sans nouer de liens. Ces personnes ont difficilement cohabité avec cette « montagne noir ».

Les habitants ont une mauvaise image du paysage relevant du bassin minier. Selon eux, cela figure comme un fardeau difficile à porter pour le territoire Valenciennois. Ils ont volontairement occulté ce patrimoine.
Néanmoins, à tout problème, n'y aurait-il pas une solution ? L'image véhiculée du paysage minier est très sombre, très négative. Et pourtant, la richesse exceptionnelle de ses sites est bien réelle. Elle est cependant mal perçue ou plutôt mal connue par la population qui n'assume pas son histoire.

L'image reflétée du territoire n'est pas forcément alimenté par la population extérieure, fondée sur des stéréotypes. La population locale a énormément de mal à accepter son territoire qu'elle véhicule son ressentie sur les potentiels visiteurs. Ainsi, l'image étant négative, le tourisme ne peut se développer autour du bassin minier.

C'est fort de se dire que l'avenir de Valenciennes serait l'exploitation minière. Ce qui auparavant était vu comme une tare, est aujourd'hui le fruit d'un patrimoine riche à préserver comme le montre l'étude sur le patrimoine historique du bassin minier (Crouvisier, 2004). Le territoire doit pouvoir transformer ce qui est perçu comme négatif en positif. Le plastique a bien été longtemps un problème, aujourd'hui il a permis de créer de nouvelles sources d'énergie.



La population locale doit se réapproprier son territoire et véhiculer une image positive vers l'extérieur. Ce qui n'est pas une mince affaire. Tout d'abord, il faudrait mieux communiquer avec la population locale et lui démontrer la richesse patrimoniale qui se présente à elle.

Pour conclure, la population Valenciennoise ignore pour la plupart ce patrimoine remarquable. La communication par n'importe quel moyen devrait les interpeller. Chacun doit devenir ambassadeur de son territoire. Faire de ce qui était une verrue, un atout incomparable•



Et Le Coron des 120 à Anzin.
Source : Anthony Styevko

Rédaction et photos : Aurélia NASO et Maxime CACHEUX

Nos activités du week-end dans le Nord

Dans ce numéro, nous allons vous présenter quelques exemples de** sorties culturelles et sorties en pleine nature possible dans notre région,* ***aussi bien entre amis, ou en famille.

LE 191, RUE SAINT-ALBIN : de la mer au patrimoine régional ou l'Aquarium Municipal de Douai et la Photothèque Augustin Boutique-Grard

Un peu d'histoire

En 1976, la ville de Douai a vu s'installer, au rez-de-chaussée d'une ancienne maison de maître datant du XIXème siècle, l'aquarium municipal et le musée des sciences naturelles de Douai. Par la suite, une section archéologie s'est installée dans les locaux, mais elle a déménagé et laissé sa place à une photothèque.
Aujourd'hui, le bâtiment à gardé son découpage, le rez-de-chaussée abrite de multiples variétés de poissons, ainsi que deux salles consacrées aux sciences naturelles (oiseaux, insectes...), tandis que l'étage abrite l'une des seules photothèques de la région.

L'Aquarium municipal et la section histoire naturelle

Lorsque l'on arrive rue Saint-Albin, on ne s'attend pas à croiser des poissons, même si les canaux de la ville ne sont qu'à quelques mètres à peine. La curiosité vous poussera à entrer dans ce modeste bâtiment où vous serez accueillis très chaleureusement par les employés et responsables du lieu. Les enfants seront ravis de rencontrer enfin Némo et ses amis en vrai (les plus grands aussi, mais ils les appelleront poisson clown et Discus ou autres), mais aussi un grand nombre de poissons que l'on croise assez rarement comme des poissons éléphants, des poissons aux yeux bleus, des poissons feuilles d'Afrique... et le plus impressionnant quelque soit l'âge sera peut-être les poissons sans yeux du Mexique dont vous pourrez demander l'histoire étonnante au personnel de l'Aquarium. Dans la salle suivante, vous trouverez la section histoire naturelle. Celle-ci se compose essentiellement d'animaux naturalisés présents dans notre région (pivert, héron, grand cormoran...), ainsi que des insectes, dont un certain nombre de papillons. Soulignons ici que le musée possède un grand nombre de papillons dans ses fonds mais il ne peut actuellement les exposer faute de place, mais qui sait, bientôt nous pourrons peut-être admirer cette collection dans sa totalité. Affaire à suivre...

La photothèque Augustin Boutique-Grard

Dans ce lieu plutôt inattendu et riche en surprises au cœur de Douai, vous pourrez découvrir l'une des rares, voir la seule, photothèque de la région. Enfin un espace où sont mises en avant les images de notre passé régional. En effet, le photographe Augustin Boutique avait choisit entre 1890 et 1914 de mettre son talent au service du patrimoine régional. Il a également été photographe-reporter sur de grands événements régionaux et sur des scènes de la vie quotidienne du XXème siècle. Le 1er étage du bâtiment de la rue Saint-Albin accueille donc les expositions temporaires de la photothèque. Jusque janvier vous y trouverez une exposition sur la vie quotidienne au XXème siècle dans notre région, intitulée « Des champs à l'usine ». Et vous pourrez découvrir dès le mois de janvier une exposition consacrée aux oiseaux.

Informations pratiques

Le musée est ouvert toute l'année, excepté les mardis et certains jours fériés, de 10h à 12h et de 14h à 18h. L'ensemble est gratuit pour les moins de 18 ans, et au-delà le tarif est de 1€60 (hors tarif étudiant). Vous pouvez également choisir le ticket vous permettant d'accéder aux collections du Musée de la Chartreuse pour 5€30 en tarif normal ou 2€70 en tarif réduit•

Le Triangle des Rouges Barres : un paradis en cœur de ville

Un peu d'histoire

Le Triangle des Rouges Barres est un lieu possédant une histoire particulière. En effet, cet espace immense de 12,4 hectares, situé en plein cœur urbain appartenait et appartient toujours à la SNCF (d'où l'entrée surprenante entre deux voies de chemin de fer). Aujourd'hui le terrain est assez peu connu des métropolitains car son accès est fermé au public excepté lors des visites guidées. Mais il y a encore 60 ans les enfants s'amusaient à passer au dessus des voies de chemin de fer pour aller explorer et s'amuser sur le terrain. Cependant, l'espace servait à l'époque de déchargé à la SNCF et fut laissé à l'abandon jusqu'en 1984.
Entre 1984 et 2000, de nombreux projets furent imaginés, mais aucun ne vit le jour. Finalement, en 2002, des réunions furent organisées entre des représentants de la mairie de Lille, de la région, du département, de la LMCU (Lille Métropole Communauté Urbaine) et de la SNCF. Ces discussions aboutirent à l'idée d'un plan de gestion et un traitement de la Renouée du Japon, une plante invasive qui envahit le site au détriment des autres plantes et menace la biodiversité présente.

L'aménagement d'une réserve

Finalement, c'est dans le cadre de l'opération « Naturalille », et grâce aux associations partenaires comme le GON (Groupement Ornithologique et Naturaliste du Nord Pas de Calais) qu'ont pu être répertoriés 115 types de plantes, 20 espèces d'arbres et 44 espèces d'oiseaux sur le site.
Cela a été suivi par un aménagement de clôtures afin de sécuriser l'espace et d'en délimiter la partie accessible aux groupes en vue des futures visites. Cependant, ce n'est qu'en septembre 2006 qu'a été aménagé l'escalier partant du pont Thiers, permettant l'accès à la réserve du Triangle des Rouges Barres. Le site a donc été inauguré en Juin 2007 et il est aujourd'hui géré par les Parcs et Jardins de Lille. Un poumon vert insoupçonné entre Saint-Maurice Pellevoisin et Marq-en-Barroeul. Depuis l'inauguration, l'espace du Triangle des Rouges-Barres à été ré-agrémenté par 900 arbres qui permettent aujourd'hui de stopper en partie l'extension de la Renouée du Japon. Une grande partie de cet espace est occupée régulièrement par des poneys et des chèvres, autorisés par leurs propriétaires à gambader et désherber naturellement le parc. Enfin récemment ont été implantées des ruches par des jeunes en voie d'insertion. Le Triangle des Rouges Barres : une réserve mise en valeur par les actions associatives L'ensemble est aujourd'hui valorisé par plusieurs associations qui se partagent le travail. L'association Les Blongios, la nature en chantier, a organisé sur ce site des chantiers de débroussaillage afin de restaurer le site, et l'Association



du Triangle des Rouges Barres, qui est avant tout une association de quartier, ainsi que l'association Chico Mendès, et celle des Amis de la nature, se relayent toute l'année pour animer des visites guidées, ou des ateliers thématiques sur le terrain. Ainsi après avoir quitté l'escalier de surprises s'offrira à vous. Vous serez émerveillés par un tel retour à la nature, accompagné des animaux présents sur la réserve ainsi que la majestuosité de certains arbres très anciens dont les histoires vous seront contées.

Informations pratiques

Pour les visites guidées de la réserve et les autres animations: Association Chico Mendès www.nn-chicomendes.org et réservations au 03 20 12 85 00 ou par mail à contact@nn-chicomendes.org. Les visites se font sur inscription car le nombre de place est limité. Ou l'Association Les Amis de la Nature, http://utan.lille.free.fr•

Un après-midi culturel à Douai : Le Musée de la Chartreuse de Douai, un voyage culturel dans le temps et l'espace.

Un peu d'histoire

Venez découvrir une collection d'œuvres d'art variée et impressionnante dans un cadre unique... La visite du Musée de la Chartreuse de Douai est une découverte qui se fera au rythme du planché grinçant de l'ancien couvent des Chartreux dans lequel le musée s'est installé depuis 1958. Un décor qui complète à merveille l'aventure artistique que vous allez entreprendre. Vous arpenterez un édifice dont certaines parties furent construites au XVIe siècle (l'hôtel d'Abancourt fut construit en 1559) ; puis enrichies au fil du temps grâce notamment à la famille de Montmorency. En 1790, avec la Révolution les Chartreux doivent quitter les lieux et c'est l'armée qui récupère le monopole du bâtiment en y installant un dépôt d'artillerie. Celui-ci sera ensuite malmené pendant la seconde guerre mondiale et ses bombardements avant d'être racheté en 1951 par la Ville de Douai.

Le Musée de la Chartreuse

Spécialistes, connaisseurs ou candide de l'art, ce musée est fait pour vous ! Une équipe sympathique et ayant réponse à toutes vos questions, vous guide à travers les courants artistiques qui ont marquées l'Europe du moyen-âge jusqu'au XXe siècle. En effet une dizaine de salles (rien que ca !) abritent une somptueuse collection de peinture. C'est alors que vous pénétrerez au cœur du gothique médiéval, de l'art italien de la Renaissance avec l'illustre Vasari, dans les Pays Bas du XVIe siècle et dans la Hollande à l'époque de son siècle d'or. Une peinture nordique illustrée par de célèbres noms comme Rubens. Il ne faut pas oublier la peinture française ; le musée abrite des œuvres du XVIIe au XIXe siècle signées des plus grands maitres tel Renoir et restez sans voix devant l'imposant tableau de Louis XIV réalisé par Le Brun. Le musée de la Chartreuse vous permettra également d'admirer une riche collection d'objets d'art, composée de pièces d'orfèvrerie, d'albâtres anglais, de bronze de la Renaissance... Pour finir venez vous perdre la salle les sculptures du XIXe siècle. Vous y croiserez le Buste réalisé par Carpeaux « Pourquoi naître esclave ? », ou encore « L'enfant prodigue » de Rodin et pour les amoureux du style néo-classique, le majestueux « Aristodeme au tombeau de sa fille » réalisé en par Théophile Bra et offert au Roi Louis XVIII en 1822. N'oublions pas le bâtiment en lui-même, dont l'architecture de la façade style Renaissance flamande laissera entrée une lumière qui baignera les œuvres que vous admirerez ; donnant alors à ce musée un charme unique. Et pour l'anecdote, qui mérite d'être soulignée, quelques unes des œuvres françaises du XIXe siècle se trouvent actuellement en voyage entre Okinawa, Kumamoto et Ehime au Japon pour représenter la peinture de notre pays.



L'art d'intégrer le contemporain

Le musée a pour habitude de réaliser des expositions temporaires comme bien d'autres, mais pas seulement. Il permet également à des artistes contemporains de réaliser et installer leurs œuvres au sein de cette atmosphère d'un autre temps. Ainsi, vous pourrez croiser des œuvres d'artistes tels que *Ceci n'était pas de mon temps* de Patricia Zurini, la *Cabane Rouge aux Miroirs* de Buren dans le cloître des chartreux, ou encore les très surprenantes « Processionnaires d'Aude Franjou, apportant de la couleur autours des sculptures du XIXe siècle et permettant d'apporter une touche subtile de volume à l'ensemble.

Informations pratiques

Le Musée de la Chartreuse vous accueille tous les jours de la semaine à l'exception du mardi, de 10h à 12h et de 14h à 18h. L'entrée en tarif réduit est de 2€10 et en tarif normal 4€20. Mais vous pourrez également profiter de l'offre couplée avec l'Aquarium et la Photothèque qui se situent à quelques pas pour 2€70 ou 5€30•

MOSAIC : une bulle de culture verte sur les rives de la Deule

Un peu d'histoire

Créé en 2004, le Parc Mosaic est une émanation du projet « Parc de la Deûle » pensé dès 1968 par l'OREAM-Nord (Organisme Régional d'Etude et d'Aménagement). Ce projet avait pour objectifs principaux de créér un « lien vert » de plus de 1000 hectares, entre la Métropole Lilloise et le Bassin Minier et, de combler une partie du manque d'équipements verts de la région. Dans les années 90, le projet a été relancé par la Communauté Urbaine de Lille, accompagnée les villes de Houplin-Ancoisne, Santes, Wavrin, puis Haubourdin et Seclin.

Une touche de vert originale

Ainsi, à partir de 1995, les architectes paysagistes Jean-Noël Capart, Yves Hubert et Jacques Simon vont remodeler une partie du territoire du Parc de la Deûle : des prairies, des chemins, des arbres et des étangs ont été implantés, des pâtures ont été également restaurées. N'oublions pas également le travail sur les friches industrielles, la réhabilitation du terrain et sa dépollution. L'ensemble de ce travail colossal sur le Parc de la Deûle à notamment été primé en 2006 par le Grand Prix National du Paysage. Cette fois s'ajoute au projet la volonté de développer de nouveaux rapports entre la ville et la campagne, tout en préservant le milieu rural et ses activités.

Mosaïc, « le jardin des cultures »

Au cœur de ce Parc de la Deule, implanté sur l'ancien parc du château Nénuphar de Houplin-Ancoisne, a été crée de toute pièce un parc d'un nouveau genre : Mosaïc et ses 33 hectares, qui connait aujourd'hui un succès dans la région et ses alentours. Le parc, aménagé par un plan d'ensemble de Jacques Simon, se compose de plusieurs jardins à thèmes réalisés par des équipes mêlant paysagistes, plasticiens. Ces jardins vous permettent de voyager dans le temps et l'espace, de la préhistoire à nos jours, du Royaume-Uni à l'Asie en passant par l'Afrique. L'ensemble permet de passer une journée ou une demi-journée dans une bulle verte revitalisante pour toute la famille. Chacun y trouvera sa place, les adultes pouvant simplement apprécier la balade, tester les jeux des différents continents disposés dans les jardins comme « Les 3 singes » ou « L'Awalé » d'Afrique Occidentale, le Backgammon et bien d'autres ; ils pourront également assister aux animations du dimanche (découverte, spectacles, concerts, ...). La balade peut se terminer par une dégustation de produits régionaux ou une simple bonne gaufre au chocolat suivie d'une sieste dans un hamac avant de quitter les lieux. Pendant ce temps les enfants pourront s'émerveiller devant les lapins géants du Jardin Pierre



Auvente, écouter les histoires des conteuses (certains dimanches seulement), jouer à l'eau avec les vélos à pluie du « Rain-Garden », croiser de petites grenouilles parmi les canards en plastique à pêcher, et réaliser un concert grâce à des instruments géants... Chacun y trouvera donc son compte. Et pour les curieux et les férus de la région, le parc réalise des expositions temporaires sur notre patrimoine. Actuellement deux expositions sont en cours, l'une est une réalisation de portraits photographiques d'immigrés belges, polonais, italiens, portugais, vietnamiens, etc. et leurs impressions sur leur nouvelle vie dans la région. La seconde est intitulée « Tout in haut de ch'terril », elle présente les photographies de Charles Delcourt, proposant un panorama régional de la vie autours des terrils et leur intégration dans la vie quotidienne. Mais nous ne vous en dirons pas plus pour maintenir la surprise intacte.

Informations pratiques

Le Parc Mosaïc est ouvert de Pâques à la Toussaints, tous les jours en pleine saison, et du mercredi au dimanche en basse saison. Les tarifs vont de 3 à 5 euros (gratuit pour les moins de 3ans). L'accès peut se faire en voiture (parking gratuit à disposition), à vélo, en bus (le 12B en partant de Lille Flandres, puis de l'arret Santes Marais 15min de marche), TER (jusque Santes), ou encore grâce aux navettes fluviales le week-end en juillet/aout de Lambersart ou encore de Wavrin entre mai et octobre•

Rédaction et photos : William TEN HAVE DALLINGA

Les équipements culturels de Villeneuve d'Ascq



Le LAM

Grand équipement métropolitain, le musée d'art contemporain, d'art moderne et d'art brut de Lille Métropole (oui tout ça) est le fruit d'une histoire bien particulière dans le monde de l'art muséal. Revenons tout d'abord sur sa mise en place : c'est en 1979 que Jean Masurel (1908-1991), industriel héritier du collectionneur Jean Dutilleul (1873-1956), fait don de sa collection d'art à la ville de Lille. Les pouvoirs publics décident alors de tirer parti de ces fonds, le LAM 1ère génération voit le jour suite à un concours remporté par l'architecte Roland Simounet (1927-1996). En 1995, la collection L'Aracine propose la donation de sa collection d'art brut au musée. C'est avec la contribution de donateurs et la mobilisation de l'équipe de conservation qu'est lancée l'extension du musée. Sur la partie art moderne, on notera des œuvres comme *Abendliche Figur* (*Figure Le Soir* - 1935) de Paul Klee à la veille du traumatisme de la seconde Guerre Mondiale, des portraits remarquables d'Amadéo Modigliani, ou encore *le Femme Lippue* (1909) de Kees Van Dongen. La partie art contemporain compte quelques artistes de renommée dont Daniel Buren ou Christian Boltansky. Mais ce sont surtout les fonds d'art brut qui font la particularité de ce musée : le Palais idéal du facteur Cheval, les fresque délirantes d'Augustin Lesage, les armes à feu aliénées d'André Robillard. Autant de pièces exceptionnelles que l'on découvre avec autant de perspicacité que d'émerveillement.
Le LAM s'insère à proximité du Parc du Héron, la promenade autour de l'établissement donne à voir des sculpture monumentale, dont *la Femme aux bras écarté* de Pablo Picasso, ou encore *Beetween Fiction and Fact* (1992) de Richard Deacon qui a été choisi pour logo de l'institution. Accolée à la structure originelle en brique, l'extension du musée, réalisée par le cabinet Manuelle Gautrand Architecture, ressemble à un cocon blanc de béton lasuré à travers lequel rayonne la folie créatrice des fonds d'art brut. En forme de racines, évoquant les fonds L'Aracine, l'extension invite à découvrir les œuvres à travers ses moucharabiehs.
L'administration du LAM résiste à une présentation sur le modèle classique des musées nationaux ou municipaux. S'il est bien membre des Musées de France, sa conservation est assurée par une équipe indépendante du ministère de la culture. En revanche, a maîtrise d'ouvrage est assurée par Lille Métropole Communauté Urbaine et son service culture attaché au Pôle Rayonnement Métropolitain. Le musée a en effet le statut encore peu répandu d'Établissement Public de Coopération Culturelle (loi du 4 janvier 2002), d'autres établissement lillois sont administrés sous cette forme : la Condition Publique centre d'art contemporain de Roubaix, l'Opéra de Lille et le Fresnoy centre national d'art contemporain. À plus long terme, on peu supposer le transfert d'autres établissements à ce titre, telle que la Piscine de Roubaix, les institutions muséales ayant une utilité métropolitaine et un coût de fonctionnement correspondant.
Combien ça coûte ? Si vous êtes étudiant, il vous en coûtera 5€ à moins que vous ne vous dépêchiez pour y aller gratuitement e 16h à 18h avant décembre 2011. L'an dernier, l'installation *Habiter poétiquement le monde* offrait au public un sélection d'œuvres qui ne sauraient laissé indifférent le futur acteur de l'action territoriale.

La Rose des Vents

Membre du réseau des Scènes Nationales, le théâtre associatif compte parmi les équipements majeurs de la métropole dédiés à l'art dramatique et à la chorégraphie. Riche d'une programmation contemporaine variée, il a entre autres accueilli des chorégraphes de renom comme le chorégraphe Farid Berki (connu pour son interprétation de la danse hip hop mêlée de capoeira sur fond de drum and bass), les Ballets C de la B (burlesque et humour vaudeville), Valère Novarina (dramaturge emblématique de l'absurde), ou encore des adaptations de grands classiques destinés aux enfants comme *Seule dans ma peau d'Âne*, évocation féerique et touchante du crépuscule de l'enfance.
On regrettera peut-être l'insertion urbaine du théâtre, situé près de la sortie de la station de métro Hôtel de Ville, la voie d'accès n'est pas fléchée et sa présence n'est pas mise en évidence dans l'environnement. La ville ayant pour projet d'opérer un retournement de son centre ville, on peut espérer que La Rose gagne sa place dans ce secteur où la galerie commerciale V2 impose sa présence.

Vous êtes étudiants? La Rose propose des tarifs avantageux avec un abonnement à 35€ donnant droit à 5 spectacles, plus une place d'accompagnant, des tarifs sur les billets supplémentaires et l'obtention de fait de la carte abonné du cinéma art et essai Le Méliès. Alors convaincu?•

Grève de courriel

Quel pays pour quelle boîte aux lettres ?

1 : Inde / 2 : Porto / 3 : Canada / 4 : Belgique / 5 : Amsterdam / 6 : Vatican / 7 : Brésil / 8 : Guernesey / 9 : Londres / 10 : Japon / 11 : Espagne / 12 : France























